

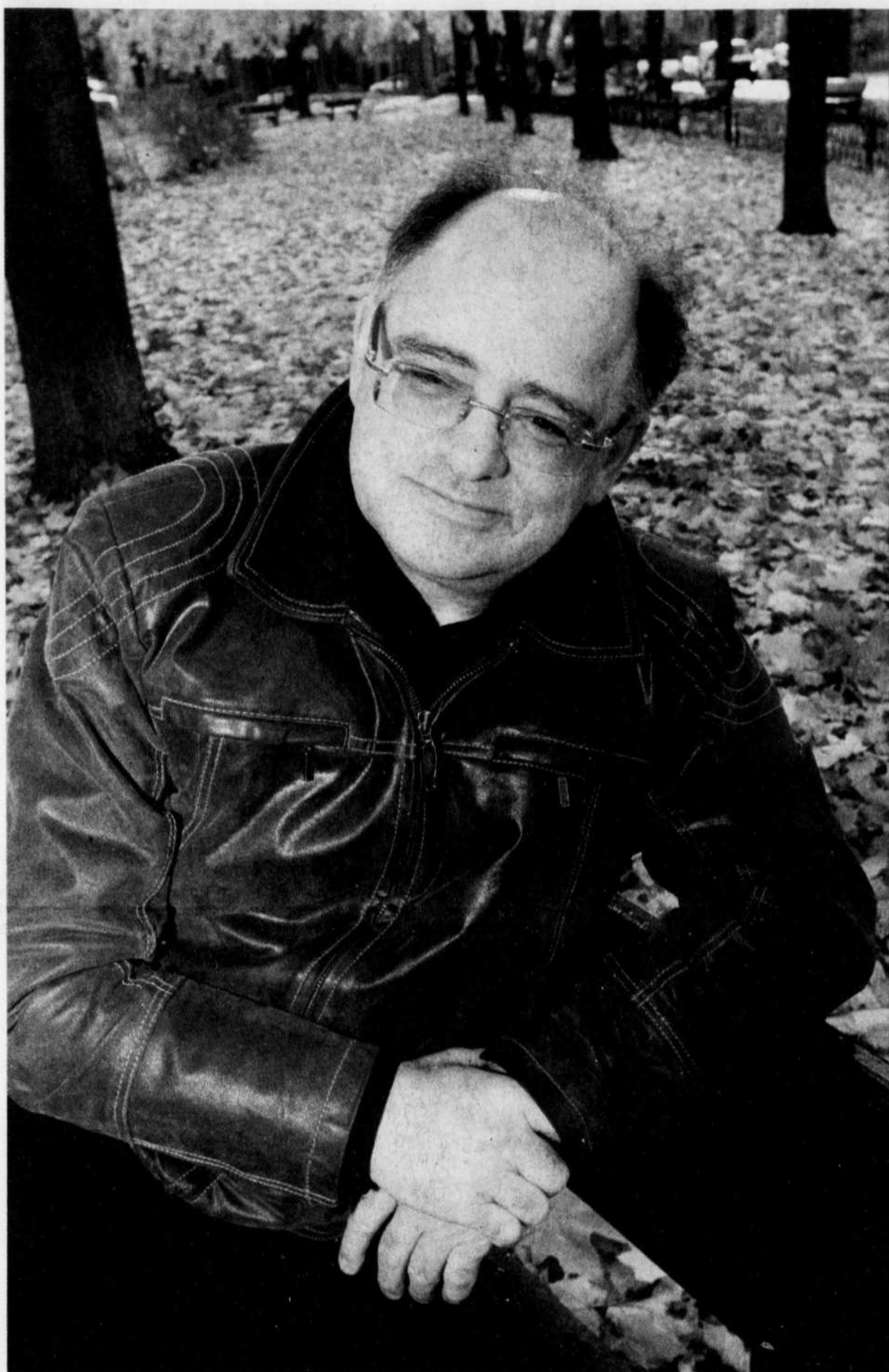


PRIX ROBERT-CLICHE
Disparaître, selon Olivia Tapiero
Page F 3



LITTÉRATURE
Gil Courtemanche, retour à l'Afrique
Page F 10

LIVRES



Complots paranoïaques et poupées gigognes

Jean-Jacques
Pelletier



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-Jacques Pelletier complète sa série des *Gestionnaires de l'Apocalypse* avec *La Faim de la Terre*, 1596 pages de pure paranoïa en deux tomes...

MICHEL BÉLAIR

Comme ses livres, Jean-Jacques Pelletier n'a rien d'un homme simple. Au contraire. Prof de philo à la retraite, ancien analyste gestionnaire de fonds, il donne tout de suite l'impression de quelqu'un qui prend des notes intérieurement en observant tout ce qui bouge. Dès les premiers échanges, on saisit au fond de ses petits yeux intenses qu'il carbure à la complexité.

Pelletier a touché à tout, à tous les milieux ou presque; il fut syndicaliste au moment du Front commun, enseignant, analyste financier... et il est toujours auteur à succès. Il n'y a rien comme de multiplier ses approches de la complexité du monde. Au milieu d'un petit mardi tout gris, près du square Saint-Louis, en faisant plusieurs fois référence aux divers complots paranoïaques qui tissent la trame du monde sur le modèle de la poupée gigogne, il parle avec une fierté tout assumée de son nouveau bébé, *La Faim de la Terre*, le gros livre en deux tomes, quatrième de la série, qui vient boucler *Les Gestionnaires de l'Apocalypse*.

La logique des pouvoirs

On ne résume pas un livre de Jean-Jacques Pelletier: on tente d'en saisir l'ampleur. Tous ses fans vous diront que ses livres viennent vous happer dès les premières pages en ne vous laissant ensuite que la mince possibilité de retarder le douloureux moment de les «lâcher». Difficilement. L'écriture-drogue de Pelletier engendre une sorte d'addiction. A petites doses. Une goutte de réel à la fois.

A l'instar de tous les lourds pavés des *Gestion-*

naires de l'Apocalypse, *La Faim de la Terre* est un ouvrage découpé, éclaté en mille morceaux. «J'aime bien que l'on aborde mes livres sous l'angle de l'écriture, dit-il. Pour moi, la forme est aussi importante que l'histoire que je raconte. Elle met en relief le projet global, elle s'y colle. Ce découpage hachuré est collé au rythme effréné de nos vies, oui. C'est la répétition, l'accumulation de tous ces envahissements qui rendent visibles les effets du système.»

La lecture de *La Faim de la Terre* nous plonge effectivement au milieu de ces bombardements quotidiens d'informations nous tombant dessus en provenance de partout, de toutes les «plateformes», comme on dit maintenant. Cette surdose pas seulement médiatique, cet émiettement en tout petits morceaux ressemble à s'y méprendre au rythme de vie qui est devenu le nôtre. La particularité de l'écriture de Pelletier se situe là. Toute. Dans l'instant hachuré. Atomisé. Rempli de poussières d'informations qui n'ont plus aucun sens quand on les prend une à une. Dans cette impossibilité d'agir que crée l'accumulation et qui démontre, et démonte aussi, la logique des pouvoirs en place. Tout ça, quoi.

«Le but est de faire saisir le projet global, poursuit Pelletier un petit sourire en coin. Dans l'écriture, il y a aussi le plaisir de la découverte; c'est un terrain de jeu pour moi et j'ai beaucoup de plaisir à y jouer...»

Pourtant, dès la publication du troisième volet des *Gestionnaires...* (*Le Bien des autres*), Jean-Jacques Pelletier arrête tout. Avant de revenir à sa série, il investira en fait deux ans dans un tout autre projet de livre en quittant la fiction pour la finance; ça porte le titre de *Gestion financière des caisses de retraite*.

«Le monde de la finance ouvre une large fenêtre sur la géopolitique du monde et sur les problèmes so-

ciaux qui engendrent les crises diverses que nous traversons. L'économie repose sur l'analyse des grands enjeux. Si on veut comprendre le monde et ce qui s'y passe, il faut comprendre les mouvements de l'économie; ça restera toujours vrai!»

Apprivoiser ses peurs

Sans même tenter de vous résumer la trame de *La Faim de la Terre*, disons que le livre est l'histoire d'un complot. Du complot global mené par un groupe nommé Le Cénacle qui vise à prendre le contrôle de ce qui restera de la planète après y avoir déclenché l'Apocalypse. La fin du monde. Rideau. On retrouve là, menant l'intrigue, les survivants de l'Institut, l'inspecteur Théberge et les personnages jusqu'ici associés au fameux Consortium dirigé par Léonidas Fogg, mais aussi une bizarre alliance d'intérêt contrôlée par un certain Killmore...

«Même si la preuve est faite de la présence des mafias dans presque tous les types d'activité humaine, je ne crois pas du tout au complot paranoïaques global que je décris ici dans *La Faim de la Terre*. Rassurez-vous! Ce que je souhaite cependant, c'est ébranler la grande naïveté, secouer la mollesse qui sévit partout face aux grands enjeux collectifs. Faire saisir les liens, les motivations des grands groupes, multinationales et autres, derrière la surface des gestes qu'ils posent. L'inconscience coupable des politiciens aussi. Montrer les mécanismes par lesquels on arrive à manipuler les masses de gens anonymes en se servant des médias.»

Les médias ne jouent pas souvent le beau rôle dans les livres de Jean-Jacques Pelletier, ses lecteurs le savent. Le récit est souvent entrecoupé d'extraits d'émissions de radio-poubelle; au détour des découpages chers à l'auteur, on verra ainsi apparaître le réseau TOXX-TV. Pelletier croit que les médias pourraient plutôt jouer le

rôle du cœur de la tragédie grecque.

«Les médias sont le reflet de la société; dans mes livres il n'y a pas que les pires représentants de la profession, il y a les autres aussi, qui viennent équilibrer la donne comme dans la réalité. J'en ai contre l'utilisation des médias et contre ce que l'on parvient à leur faire dire aujourd'hui... N'empêche que, l'un comme dans l'autre, les médias illustrent le fait que nous vivons dans une société du court terme qui a besoin de flashes permanents et d'intensité extrême toutes les 10 secondes.»

Au bout du compte, *La Faim de la Terre* apparaîtra pour plusieurs plus sombre que tous les autres volets des *Gestionnaires de l'Apocalypse*. Peut-être parce que l'argumentation la plus juste est celle des terroristes qui portent un diagnostic terrible sur les maux de la Terre alors que, déjà, la dimension même du problème est assez déprimante, merci, comme le souligne Pelletier. «Les gens pensent toujours à des solutions simples, immédiates et individuelles face à tout ce qui nous menace pourtant collectivement, et c'est un peu décourageant, oui... Mais il y a de l'espoir ici, vous verrez, qui se faufile au bout du tunnel.»

Et après? Finance ou fiction?

«Fiction!», répond Jean-Jacques Pelletier. «Parce que si l'analyse sert à nous faire comprendre les structures et le fonctionnement des grands ensembles, le roman, la fiction, est là pour nous permettre d'apprivoiser nos peurs. C'est ça qui m'intéresse: ce qui se passe après qu'on a lu le roman. Après avoir été indigné, déstabilisé même, qu'est-ce qu'on fait concrètement?»

Hum?

Le Devoir

LA FAIM DE LA TERRE, TOMES I ET II

Jean-Jacques Pelletier

Alire

Montréal, 2009, 1596 pages

24 HEURES SUR 24, 7 JOURS SUR 7
CLIQUEZ SUR RENAUD-BRAY.COM

LA PLUS GRANDE LIBRAIRIE
FRANCOPHONE D'AMÉRIQUE DU NORD

+

UN CHOIX DE PLUS DE
150 000 TITRES

+

TOUTES LES NOUVEAUTÉS
CD, DVD, JEUX ET JOUETS

Renaud-Bray.com



LITTÉRATURE

Disparaître

Le premier mérite du livre d'Olivia Tapiero, prix Robert-Cliche 2009 du premier roman, est de pousser aux limites de l'intolérable la souffrance et le désespoir de son antihéroïne.

Une jeune fille, dans une chambre d'hôpital. Elle se réveille. Elle n'est pas morte. Elle n'est pas morte et elle enrage: qui l'a ramenée à la vie? De quel droit?

Les Murs, premier roman d'une jeune Montréalaise âgée de 19 ans qui vient de se voir attribuer le prix Robert-Cliche 2009, commence là-dessus. Suicide raté, désir irrépressible de recommencer. Saisissant début.

Incrovable, quand même. À peine refermé le dernier roman de Nelly Arcan, Paradis clef en main, on ouvre le premier roman d'Olivia Tapiero et on retombe dans le même moule, la même détestation de soi, du monde.

Sauf qu'ici c'est d'une adolescente, et non d'une femme de 30 ans, qu'il s'agit. Une adolescente qui sera prise en charge par une armée de spécialistes, qu'on va suivre en internement pendant des mois. Et qui, à la fin, pourrait bien recommencer. On ne sait pas...

Ce qu'on sait, c'est que celle que ses médecins qualifient de «suicidaire+++» et que ses parents aimants ne savent plus comment aider ne veut pas être sauvée. Elle s'automutile, à répétition. Elle vomit toute nourriture, s'enferme dans l'anorexie, la folie.

Elle finira quand même par

jouer le jeu, d'une certaine façon. Elle n'a pas d'autre choix. Entendre qu'elle acceptera petit à petit les soins qu'on lui prodigue. Pour pouvoir enfin sortir, être libre. Libre de recommencer, de se tuer, de «crever en paix».

Ça revient en boucles, comme un leitmotiv: «Je veux mourir, il faut que je meure.» C'est une obsession de tous les instants. Mourir pour tuer ce monstre à l'intérieur d'elle-même qui la nargue, qui a pris sa place, la place de son

corps, de ses pulsions. Plus de désir, aucun.

Impossible d'en venir à bout, le mal de l'âme la ronge. Pourquoi? On ne le saura pas. C'est le comment qui a toute la place ici. Inutile de tenter une explication, personne ne comprendrait, de toute façon.

C'est ce qu'elle dit: «Je déteste parler du suicide. Les gens ne comprennent pas pourquoi les autres veulent mourir. Ce n'est pas explicable, pas par les mots. J'ai cessé de vouloir leur faire comprendre, les mots ne veulent plus rien dire depuis longtemps.»

Très fort, très troublant comme récit. D'autant plus qu'on est vraiment dans la tête, dans le corps de cette écorchée vive coupée d'elle-même, du monde, cette emmurée vivante qui se refuse à toute émotion, à toute affection, s'interdit les larmes, résiste à la moindre petite parcelle d'espoir.

Dure, tellement dure avec elle-même, cette fille. On a peine à imaginer comment quelqu'un peut se détester à ce point: «Le soleil se couche, je ne le remarque même pas, je n'ai pas le droit de penser ou de parler, sinon ça déborderait, il ne faut pas déborder. Je me fais de petites lois à suivre, rentrer dans le moule, dans le masque, ne pas se montrer, ne pas pleurer, rester cynique, il ne se passe rien, c'est bientôt fini.»

Le ton est juste, jamais forcé. Mais l'intensité finit par retomber. L'impression de tourner en rond au bout d'un moment. Que ça n'ira pas plus loin. Qu'il n'y aura plus rien de neuf. Puis



OLIVIER HANIGAN

Le premier roman de la jeune Montréalaise Olivia Tapiero vient de se voir attribuer le prix Robert-Cliche 2009.

le récit retrouve son allant, revient nous chercher, dans les dernières pages, enfin.

Quelque chose manque. Quoi? Une profondeur de champ, peut-être. Un souffle. L'écriture, terre-à-terre, concrète, est efficace, certes. Mais dépassée, surpassée par la force du propos, dirait-on.

Reste que l'auteure sait comment créer un climat. Elle sait aussi donner vie à toutes sortes de personnages, autour, qui demeurent un peu en creux, en retrait, mais auxquels on s'attache. Les parents de la suicidaire notamment, qui sont dépassés par les événements. Et dont on sent bien le désarroi.

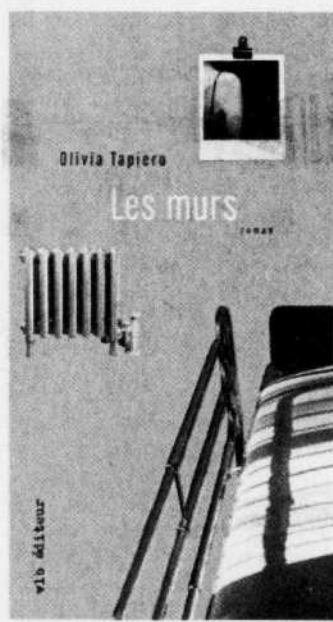
Le premier mérite du livre d'Olivia Tapiero, si on peut

parler de mérite dans un cas comme celui-là, c'est de pousser aux limites de l'intolérable la souffrance, le désespoir de son antihéroïne. On est dans le tunnel, dans le noir, avec elle. On entre vraiment dans les moindres détails des épreuves qu'elle traverse, qu'elle s'infirme.

Reste l'image, en suspens, d'une jeune suicidaire, qui continue à nous hanter. «Une fois qu'on a vécu le plaisir d'être mourante, la vie semble d'une platitude étonnante. Le seul élément qui intensifie notre existence devient notre passé.»

LES MURS

Olivia Tapiero
VLB éditeur
Montréal, 2009, 160 pages



ARCHAMBAULT.ca

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 27 octobre au 3 novembre 2009

ROMAN

1	LE COCÓN Janette Bertrand (Libre expression)
2	PUTAIN Nelly Arcan (Seuil)
3	LA TRAVERSÉE DES SENTIMENTS Michel Tremblay (Leméac)
4	MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 4 L. Tremblay-D'Essiembre (Guy Saint-Jean)
5	A.N.G.E.T. 6 : TRIBULARE Anne Robillard (Michel Brûlé)
6	LES OS DU DIABLE Kathy Reichs (Robert Laffont)
7	L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrrière (Boréal)
8	HELL.COM Patrick Senécal (Allre)
9	COEUR TROUVÉ AUX OBJETS PERDUS Francine Ruel (Libre expression)
10	LE JEU DE L'ANGE Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	CÉLINE AUTOUR DU MONDE Gérard Schachmes (Libre expression)
2	SEXY Louis-François Marcotte (Flammarion Québec)
3	AMTIDOTE HD Collectif (Druide informatique)
4	LE PRIX À PAYER Natalie McLennan (de l'Homme)
5	LA VIE COMME JE L'AI T. 1 Marcia Pilote (de Mortagne)
6	L'UNION FAIT LA FORCER. S. Thériault / Collectif (La Presse)
7	LE WHY CAFÉ John P. Strolecky (Dauphin Blanc)
8	LE LIVRE DU TOFU William Shurtleff (ADA)
9	LES MEILLEURES RECETTES DE PLATS... Carole Heding Munson (ADA)
10	FRÈRES DE SANG : LES FILS DE MOÏSE R. S. Thériault / F. Thériault (La Semaine)

JEUNESSE

1	L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX Uderzo / Goscinny (Albert René)
2	TINTIN : COLOCS EN STOCK Hergé / Yves Laberge (Casterman)
3	LES NOMBRILS T. 4 : DUEL DE BELLES Delaf / Dubuc (Dupuis)
4	LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
5	LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1 Mille Sydenier (Éditeurs Réunis)
6	JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 2 Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
7	LES SECRETS DU DIVAN ROSE T. 1 Nadine Descheneaux (Boomerang)
8	LA LIGNÉE DES DRAGONS T. 1 S. Blodeau / D. Hudon (ADA)
9	HÉSITATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
10	LE CRATÈRE T. 1 Steve Proulx (Trécarré)

ANGLOPHONE

1	THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday)
2	TEMPTED 4 & 5 P. C. Cast / Kristin Cast
3	THE GATHERING STORM R. Jordan / B. Sanderson
4	NEW MOON : MOVIE COMPANION Mark Cotta Vaz (Little, Brown & Co)
5	THE VAMPIRE DIARIES : THE AWAKENING Lisa Jane Smith (Harper Collins)
6	THE ASSOCIATE John Grisham (Dell)
7	ECLIPSE Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
8	DEAD UNTIL DARK Charlaine Harris (Ace Books)
9	THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO Stieg Larsson (Penguin Books)
10	THE ZOMBIE SURVIVAL GUIDE : COMPLETE... Max Brooks (Crown)

PRÉLUDE À LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Ce catalogue, qui illustre l'imposant essor de l'édition au Québec pendant la Deuxième Guerre mondiale, accompagne l'exposition Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948, présentée à la Grande Bibliothèque jusqu'au 28 mars 2010.

L'auteur de cet ouvrage est Jacques Michon, commissaire invité de l'exposition, professeur à l'Université de Sherbrooke et historien du livre et de l'édition.

En vente chez votre libraire, sur le site Web des Presses de l'Université Laval (www.pulaval.com) ainsi qu'à la Boutique de la Grande Bibliothèque (475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal; boutique@banq.qc.ca).

Une coédition de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et des Presses de l'Université Laval

pul LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL Bibliothèque et Archives nationales Québec



ISBN : 978-2-7637-8961-3
180 pages en couleur
47,95 \$

Jouez la carte de la culture!



LITTÉRATURE

Le choix du président



LOUIS HAMELIN

Ce n'est pas que Montréal ressemble à New York. Même pas après dix jours sans sortir des collines boisées, même pas à la gare centrale d'autobus pleine de tribus dispersées et des sonorités de l'espagnol, même pas (mais déjà un peu plus) au Fameux, où je perçois la brève lueur de reconnaissance derrière l'amicale salutation de l'homme qui s'active à la caisse: devenir un habitué du Fameux fait partie de mon plan de carrière depuis au moins quatre ans. Le Fameux et sa culture urbaine, sa faune du dimanche soir, ses couples âgés et râleurs qu'apostrophe joyeusement un serveur faussement bourrasque. Ses personnages. Au comptoir, cette femme incroyable perchée sur le tabouret comme un Modigliani peint un jour de migraine; une longue poupée désarticulée pour laquelle j'invente aussitôt cette antimode: le look okapi.

Ce n'est pas New York même avec les quatre gars qui soignent leur allure de petits gangstappers dans un box du fond, le Noir replet avec le diamant à l'oreille, le Blanc tatoué de l'épaule au poignet qui fait revenir deux fois le serveur pour le semoncer avec autorité parce que, man, le ketchup, ça va par-dessus la moutarde, pas en dessous! Le Fameux est presque plein et, pourtant, je suis le seul à jeter un coup d'œil à l'écran branché sur RDS, le seul à réagir quand le vieux Brett Favre s'immobilise pendant une éternité au

cœur de la mêlée, timonier dans l'œil de l'ouragan, puis décoche calmement le boulet qui atteint son receveur en pleine course à trente verges, le seul, dis-je, à aspirer, les yeux levés au mur, cette essence concentrée des après-midis d'automne, la couleur et le mouvement, le suc du jeu, la sueur des hommes sur un terrain de football. Je regarde autour de moi le défilé des plateliers sur les trottoirs qui partent du carrefour. Je me sens comme un agent secret venu capter des signaux émis d'une autre planète.

La semaine d'avant, un samedi, le jeu pas mal moins intéressant de l'équipe locale pointait déjà vers une autre fin de saison en queue d'alouette, avec finale de la coupe et écrasement prévu devant un club de l'Ouest, et c'est pourquoi je lisais Philip Roth, à deux tables de là, et c'est pourquoi, peut-être, j'avais un pied à New York et l'autre à Montréal.

Une impression qui s'est encore accentuée quand, quelques jours plus tard, j'ai commencé le livre de Joseph O'Neil, *Netherland*, lequel, aux États, fi du club de lecture d'Oprah! a eu droit au bon mot du président Barack Obama, dont on a fait grand cas. La chose n'est pas si courante. Stephen Harper peut bien refuser les leçons de notre auteur de fabliaux co(s)miques, reste qu'on l'imagine mal citer autre chose qu'une version alléguée du *Petit Prince*. Jack Kennedy avait surpris Norman Mailer en lui disant avoir lu son *Parc des cerfs* (certes, pas le plus connu de ses ouvrages) et Mailer était trop content de le croire. Ensuite, et à moins de me tromper, l'histoire des interactions entre la littérature et la présidence américaine accuse de grands trous. Reagan était incapable de

lire un rapport de trois pages sans cogner des clous, alors imaginez un roman. Et est-ce parce que Bill Clinton invitait Fuentes et Garcia Marquez pour le lunch qu'il faut automatiquement en conclure qu'il les avait lus? Il leur préférerait, je crois, Michael Connelly... De la grotesque quête de respectabilité «culturée» de son successeur, on peut dire deux choses: George W. Bush n'était pas François Mitterrand, et ses aides ont fait, avec *L'Étranger* de Camus, un travail de briefing honnête, sans plus. «L'histoire d'un Blanc qui tire sur un Arabe», c'est en gros ce qu'avait retenu, de la fameuse écriture blanche, le Commandant en chef.

Et maintenant, Obama. Littérateurs de tous les pays, réjouissez-vous! Car *Netherland* est un beau grand roman. On y trouve une qualité, un rapport contenu-contenant qui évoquent le

meilleur DeLillo, le meilleur Doctorow. C'est l'énergie baroque de New York saisie sur le vif, la formidable concentration de désirs dans un espace fou raide, où s'applique la loi de la Grosse Pomme: tout ce qui peut arriver va arriver d'une manière... ou d'une autre. Et si une seule image peut parfois être le compas sur la pointe duquel semble tourner tout le sens d'une œuvre (*Coïncidence* de Ferron se résume pour moi à un chevreuil qui regarde le pont Jacques-Cartier), dans *Netherland*, il faut que ce soit ce pêcheur à la mouche qui teste régulièrement des cannes devant une boutique d'articles de sports de Manhattan, planté au bord du trottoir, balançant en plein trafic les courbes gracieuses de la soie au-dessus des files compactes de taxis jaunes. «Il devenait possible», écrit O'Neil, dans la douce hypnose

induite par le vol récurrent de la ligne, de visualiser la 23^e Rue Ouest comme une rivière à truites.»

Bien plus qu'un clin d'œil à toute une tradition littéraire imprégnée d'horizons sauvages et de pêche à la mouche, on dirait la nature même du rêve new-yorkais: la quête primitive qui produit de la beauté, une prédation où le style le dispute à la proie. Et du style, O'Neil en a. On ne peut pas dire qu'il pêche à l'asticot: «J'étais déchiré entre une détestation ridicule de cet ectoplasme hivernal obstiné et une tendresse tout aussi ridicule, stimulée par la bataille menée par ce corps solide contre les forces de la liquéfaction.» Placé lui aussi devant un tas de neige qui fond, Proust aurait pu écrire la phrase qui précède. Mais il n'aurait certainement pas fait preuve de la retenue exemplaire et de l'humour pince-sans-rire qui illuminent le clin d'œil suivant: «Rachel et moi avons un jour croisé Monica Lewinsky. Elle marchait dans une rue du Meatpacking District.»

Ce Meatpacking... Du coup, je repense à mes Packers, là-bas, à la Baie-Verte. Grand-papa Hamelin ne comprenait rien au football. Moi, j'ai mis tout un après-midi de gueule de bois, dans une chambre d'hôtel de Québec, à décoder le rugby. Et grâce à Joseph O'Neil, je connais maintenant un peu mieux le cricket, qui devient, dans son roman, la métaphore d'un retour au rêve américain original, contre la civilisation de l'argent sale et des casinos.

hamelinlo@sympatico.ca

NETHERLAND

Joseph O'Neil
Traduit de l'anglais par Anne Wickes
Éditions de l'Olivier
Paris, 2009, 297 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Écrire et voler

SUZANNE GIGUÈRE

Il y a trois ans, Katia Canciani nous avait transportée dans la splendeur des jardins du Généralife de Grenade, à proximité des murailles de la cité de l'Alhambra (*Un jardin en Espagne*, éditions David). Ce roman racontait la remontée vers la lumière d'une femme blessée par la vie. Cette fois, à travers un récit fictif présenté sous forme de lettre, la romancière écrit à Saint-Exupéry pour se confier à lui et tenter de se comprendre elle-même.

À l'approche de la quarantaine, la narratrice (mère-écrivaine-pilote) cherche à faire le point sur ses rêves de voler et ses rêves d'écriture. «J'avais besoin d'être écoutée et, en vos qualités de pilote et d'écrivain, je me disais que vous auriez la sensibilité requise, cette oreille formée pour les longs vols de nuit.» Tantôt elle s'adresse au pilote (mère de trois filles, elle n'a pas volé depuis dix ans mais ressent toujours avec force «l'appel des cumulus»), tantôt à l'écrivain (elle s'interroge sur son métier d'écrivaine avec la certitude qu'il a vécu les mêmes doutes). Nous la sentons vulnérable.

Elle imagine Saint-Exupéry assis à ses côtés à la terrasse d'un café, pernod et carafe d'eau sur la table, dans une conversation qui semble très animée. Elle cherche des pistes dans le trajet de ses romans: «Ma vie est, me semble-t-il, une



DANIKA PERREAULT-GOHIER
Katia Canciani

succession de revers au sommet des montagnes, comme si la brutale chute devait toujours succéder à la vertigineuse ascension. Alors que je rêve de montées et de descentes contrôlées.» «Vivre, c'est naître lentement», écrit Saint-Exupéry (*Pilote de guerre*). «La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir les hommes: il n'est de luxe véritable et c'est celui des relations humaines» (*Terre des hommes*). «La grande richesse que je tire de l'écriture, ce sont les rencontres que j'y fais», écrit la narratrice.

Puis elle rappelle à sa mémoire quelques souvenirs, avec une précision saisissante: son premier vol en planeur, «libre dans le ciel», une lettre écrite à Félix Leclerc, jamais envoyée, où elle le remercie pour sa poésie et sa

prose, se désolant de ne pas appartenir totalement à cette terre qu'il chante si bien: «Fille d'immigré qui était lui-même fils d'immigré, mes racines sont peu profondes, mon terroir trop vaste pour être désigné d'origine.»

Avec cette lettre imaginaire qui ressemble finalement bien plus à un dialogue avec elle-même qu'à une lettre adressée à quelqu'un d'autre, la narratrice trouve les mots justes pour décrire sa quête et les doutes qui l'assaillent. Au-delà du clin d'œil à l'œuvre de Saint-Exupéry, c'est à une réflexion personnelle sur le métier d'écrivain qu'elle nous invite. «Ma plume fut-elle trempée dans l'encre ou dans l'air [...] il n'existe pas de différence pour moi entre écrire et voler. Écrire, c'est créer un univers de mots dans lequel un lecteur viendra en voyage.»

Katia Canciani nous offre un récit frémissant et d'une étonnante fraîcheur. En refermant son livre, on se surprend à fredonner la chanson d'Anne Sylvestre: «J'aime les gens qui doutent / les gens qui trop écoutent / leur cœur se balancer...»

Collaboratrice du Devoir

LETTRE À SAINT-EXUPÉRY

AVEC LES ILLUSTRATIONS DE L'AUTEURE
Katia Canciani
Fides
Montréal, 2009, 72 pages

POÉSIE

François Charron ou les malaises du cœur

HUGUES CORRIVEAU

Luxueusement publiés par les Éditions Le lézard amoureux, qui continuent un travail éditorial remarquable, les textes de *La Difficulté d'apparaître* ne sont imprimés qu'en page de droite, la page de gauche évoquant sans doute un linéol immaculé. Car, un peu comme dans la chanson de Jean-Jacques Goldman intitulée *Vole*, interprétée par Céline Dion, François Charron écrit un court recueil de poésie autour d'un événement similaire alors qu'«une jeune fille handicapée vient de mourir dans les bras de sa mère». Il supplie: «Que ta beauté veuille sur nous: / Va, va, surtout ne te retourne pas.»

La chose a de quoi étonner et, en effet, étonne. N'étaient ça et là les brisures de sens, la volonté de ne pas être constamment dans le discours clair et limpide, ce livre serait parfaitement insupportable, à la limite du sirupeux. Mais voilà, François Charron est un excellent poète qui confie: «On a peur / de sa propre éternité / qui remonte». On retrouve alors cette radicalité dans la densité, le raccourci efficace. Mais quand il interroge la morte-enfant, comme dans les vers qui suivent, on craint le pire: «Est-ce toi, Emilie, / au bord de ce silence / sans domicile? // S'appuyant / sur la substance pardonnée / de tes os.» On comprend alors qu'il s'admones-

FRANÇOIS CHARRON

le cœur innombrable



HEXAGONE

te ainsi: «Détends-toi, ma peine, détends-toi.»

Pour touchant que soit ce projet, il ne me semble pas être de la meilleure eau chez ce poète qui, comme dans son second recueil de la saison, *Le Cœur innombrable* (titre repris d'un recueil d'Anna de Noailles), trouve à mieux pénétrer l'inquiétude d'amoureuse.

Compter les regards

Je l'ai déjà dit ailleurs, il y a une manière Charron qui est à prendre ou à laisser. Depuis plusieurs années, chaque fois qu'on ouvre un recueil de ce poète, on est certain d'y lire des sortes d'aphorismes (c'est ce qui se produit d'ailleurs dans la première partie) parfois très creux («Même si c'est faux, / c'est vrai. / Les relations humaines / ne sont que des masques»), parfois saisissants («Je frôle la forme inhumaine, / C'est la monotonie de l'horreur»).

Mais dans la partie éponyme, le ton change, devient plus fluide, plus accessible à une lecture globale des poèmes, bien que je

ne sois pas certain de bien comprendre tout le propos volontairement dissimulé derrière une profondeur, semble-t-il philosophique, cachée derrière l'anodin. Retenons, pour l'exemple, ce poème: «Tu ne peux pas être mon destin. / Ça dépend du hasard qu'on veut. / Ce n'est jamais très loin le hasard. / Je ne bouge pas mais j'en ai envie.» Bougre de poète qui nous exaspère un peu! Ou bien encore: «- Tu as écourté ta robe? / - Tu ne trouves pas ça joli? / - Si, c'est très joli. // On peut toujours tout dire dans l'été chaud.»

Une chance que François Charron peut «tout dire» ce qui lui plaît. Il n'a plus rien à prouver, sinon que tout est poésie. On nous dit que «l'auteur met en scène les vérités contradictoires du dialogue amoureux, la fragilité de l'être dans la vie à deux». Soit! Il s'agit de saisir «la brève durée derrière chaque parole». Charron y excelle. Ses recueils sont comme des florilèges de pensées pétillantes qui sourdent de la substance et du temps. La pensée se crée ici telle une matière fragmentée, opaque et sombre. Il faut aller au-delà pour en saisir la cohérence.

Collaborateur du Devoir

LA DIFFICULTÉ D'APPARAÎTRE

François Charron
Le Lézard amoureux
Montréal, 2009, 79 pages

LE CŒUR INNOMBRABLE

François Charron
L'Hexagone, coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2009, 168 pages

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Andrée Yanacopoulo
Henri F. Ellenberger. Une vie
1905-1993

408 pages, 29 dollars

Un récit bouleversant qui traverse les frontières

Sophie Van der Stap
La fille aux neuf perruques

Sophie VAN DER STAP

En librairie dès maintenant

IL FAIT BON LIRE!

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Média
GROUPELIBREX.COM

Nicolas Lévesque
(...) Teen Spirit

Essai sur notre époque

Un éclairage neuf sur la génération d'après les baby-boomers.

«Le cynisme a fait son temps. Être optimiste, sans être naïf, semble même l'attitude la plus révolutionnaire - le pessimisme n'est-il pas devenue le nouveau conformisme?»

Éditions Nota bene
Des livres pour savoir

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Masques et artifices

GUYLAINE MASSOUTRE

La littérature doit sa nécessité à sa large ouverture de compas: sa circonférence, partout et nulle part, solidarise un cercle immense de lecteurs, dont le Nobel est le centre. Sous l'étiquette, de plus en plus équivoque, du roman, les livres de lice pour le Médicis, le Femina et le prix Décembre donnent l'éventail des choix en librairie: de l'autofiction intime aux mondes inventés avec «rien de personnel».

Sorties de ces nébuleuses, Pierre Michon, que l'Académie française vient d'honorer pour son récit imaginaire et savant sur la Révolution, *Les Onze*, fabrique un génial tableau arqué, en une prose dense, baroque, magnifique. Quinze ans de travail, nous dit-on, pour arracher le peuple à sa tombe, tout en évitant l'emploi des poseurs de dorure.

Autres lauriers, pour un Renaudot plutôt faiblard, Beigbeder, avec *Un roman français*, s'affiche, est-ce un hasard, au moment où se prépare un débat national sur l'identité française. L'homme fera-t-il plus qu'une carrière d'étoile filante? Osons le doute. Tandis que Marie NDiaye, avec *Trois femmes puissantes*, promue par le Goncourt, arrime le social, l'altérité et le monde à son assurance croissante, le roman trouve un ton personnel, un style fort. Pourtant, cette œuvre n'est pas sans

failles, et il sera dit, décidément, que le roman, à force de déchirures, n'est plus ce qu'il était. Est-ce vrai?

Écrire la cassure

Dans l'esprit de ces changements, ciblés les décalages. Il en va du roman comme de toutes les sciences: il vit avec des perspectives multipliées, loin de ce qu'on appelait jadis simplement le rapport à la réalité. En voici deux exemples, incomparables et non sans qualités.

Le premier «roman», *Personne*, cache une autofiction — terme en désuétude —, en fait un récit autobiographique à deux voix. L'une est posthume, issue des archives d'un père affecté d'une terrible maladie mentale: la psychose maniacodépressive. François-Xavier Aubry, professeur de droit à la Sorbonne et conférencier à l'ENA, était auteur, comme l'est sa fille, Gwenaëlle Aubry. C'est elle la seconde voix, qui raconte ce monde véridique, et ce monde déformé.

Ainsi, de manière sidérante, l'émotion maîtrisée par l'écriture se démontre. Aubry y universalise le douloureux rapport des bourgeois et des médecins à l'intérieur de cette famille. Et la langue se charge de vérités sensibles, sociales, visibles, qui décrivent le combat du malade, ses chutes, ses aides, leur impuissance à maintenir en équilibre un malade conscient.

Mais *Personne* n'est ni un

cas médical consigné dans un dossier ni une aventure unique. Exempt de voyeurisme et de falsification, tout réflexif, le livre d'Aubry exprime ce qui relève des limites à vivre, du savoir être et exister. Honte, rejet, tentation du silence et de l'enfermement, Artaud et maintes figures sous le masque — du terme *persona* latin — se donnent en abécédaire. Or le portrait n'a rien d'un dictionnaire. Dans une vision en coupe, l'écriture montre ce qu'une âme compatissante refuse de livrer encore vif à la néantisation.

Humour noir et dérision

Autre roman, aux antipodes. Grinçant, aigre, retors, le style d'un Simon Liberati trouve le chemin d'une œuvre noire, marquée par la dérision et un imaginaire de bédé. Grand écart littéraire! Lecteur, si grincer des dents vous fait rire, et si vous aimez Houellebecq, prenez *L'Hyper Justine*, au titre clairement postmoderne. L'auteur de 49 ans promène sa morgue dans un monde de cinéma porno, de gadgets et d'autres libertés excessives. Référence à Sade oblige. Soudain, l'histoire jusque-là complaisante et franchement agaçante se corse, lorsqu'une seconde fiction double le prétexte et accroît la dérision.

Avouons-le, c'est bâlard, polar, bavard. Le héros déteste

les femmes, à cœur joie, mais Liberati n'a plus l'âge de Lautréamont. Toutefois, lorsqu'il retourne sa veste — «[...] difficile de démêler le vrai du faux, le roman du réel. Tout peut toujours servir» —, on devine que l'imaginaire est aussi ce lieu sale de l'inconscient qui pose les armes, qui laisse jaillir la verve jusqu'à la hargne et la provocation. On s'enfoncé donc dans l'impur, comme si on avait oublié qu'écrire n'est pas clore sur soi un monde de bons sentiments.

Sélectionné aussi pour le prix de Flore, créé par Beigbeder et tendance post-Saint-Germain-des-Prés, ce roman gouailleux, endossant des tenues interlopes pour mieux les déchirer, possède une atmosphère d'Halloween, d'underground, de soufre et de corruption générale. Caricature hilarante ou projet sans portée? A vous de juger. Il est bon que de méchants livres entretiennent en littérature ce genre de vérité. Cela soulage de la lourdeur du monde.

Collaboratrice du Devoir

PERSONNE

Gwenaëlle Aubry
Mercure de France
Paris, 2009, 159 pages

L'HYPER JUSTINE

Simon Liberati
Flammarion
Paris, 2009, 335 pages

Gwenaëlle Aubry, auteure de *Personne*

PATRICK KOVARIK APF

JOLIETTE

L'écriture en don

Les Donneurs, rencontre atypique entre écrivains et citadins qui investit Joliette depuis des années, injectent à nouveau un peu de littérature dans la ville lanudoise, ce samedi.

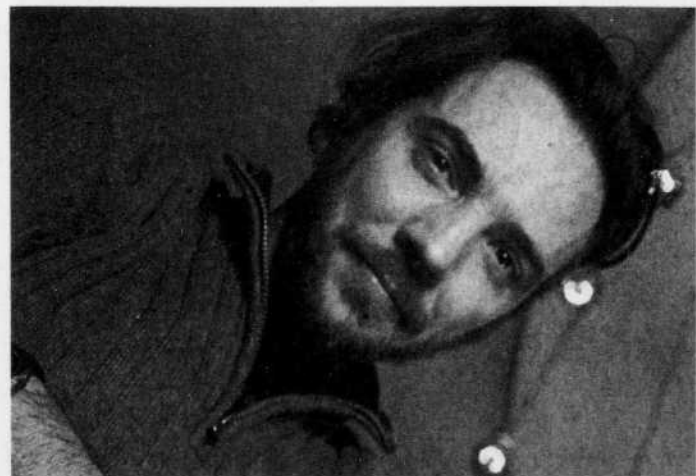
Les fameuses foyers d'écriture prennent d'assaut le centre-ville dès 13 heures. Tandis que les vitrines des commerces s'affublent de 400 citations de la littérature mondiale, une quarantaine d'auteurs vont à la rencontre des citadins-lecteurs dans une quinzaine de lieux publics. Ceux-ci profitent alors d'un moment d'intimité privilégié pour commenter ou peaufiner un texte, une lettre, avec ces dômpteurs de mots professionnels.

Entre autres rendez-vous, Bruno Roy et Robert Lévesque, Jack Kéguenne, Stanley Péans et Claudine Bertrand se retrouvent au Café-bar L'interlude; Stéphane Despatie, Elaine Turgeon et Laure Morali s'instal-

lent à la bibliothèque Rina-Lasnier; Guillaume Vigneault, Louise Dupré et Danielle Laurin convergent vers le pavillon Louis-Joliet; Bernard Pozier, Linda Amyot, Janie Handfield et Yves Vaillancourt seront au Pénitencier des femmes.

S'ensuit à 16h30 une conférence sur le thème de l'intégrité animée par Stanley Péan, à laquelle prendront part Pierre Bruneau, lecteur de nouvelles à TVA, Micheline Lanctôt, comédienne et réalisatrice, Lorraine Pintal, metteuse en scène et directrice du Théâtre du Nouveau Monde, et Jack Kéguenne, poète et critique belge, au côté de Joliette. L'événement organisé par Jean Pierre Girard se conclut par Lectures et anecdotes, activité animée par Jean-Marc Desgent au Café-bar L'interlude, à 19h30.

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Guillaume Vigneault participe à l'événement Les Donneurs, à Joliette, ce week-end.

LES ÉDITIONS ROSELIN
félicitent chaleureusementDenise Desautels
prix Athanase-David 2009et profitent de l'occasion pour annoncer
la parution, en janvier 2010, de

QUAI RIMBAUD

livre d'artiste comprenant
un texte inédit de Denise Desautels
et cinq aquarelles de l'artiste belge
Gabriel Belgeonne
dans une conception de Jacques Fournier.

Ce livre d'artiste est coédité par
les Éditions Roselin
et les Éditions Tandem de Belgique.

editionsroselin@hotmail.com

EN BREF

La poésie
fait son cinéma

Pour son édition 2009, la Nuit de la poésie s'arrime à l'homme rendu au cinéaste Jean-Claude Labrecque dans le cadre des 12es Rencontres internationales du documentaire de Montréal. La soirée débutera à 21h, à la Cinéma-thèque québécoise, après la projection du film *Nuit de la poésie 27 mars 1970* réalisé par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse. Une quarantaine de poètes, dont Yolande Villemaire, Mona Latif-Ghattas, Jean-Paul Daoust, José Acquelin, Carole David, Martine Audet, Jean-Marc Desgent et les artistes de la première heure Michèle Lalonde, Raoul Duguay, Yves Préfontaine et Michelle Rossignol participeront à la fête commémorative qui se veut

ouverte sur le Québec poétique actuel. — *Le Devoir*Hélène Dorion
reçoit le prix
de la revue
Études françaises

La poétesse Hélène Dorion a gagné le prix de la revue *Études françaises* pour son récit *L'Étreinte des vents*, paru récemment aux Presses de l'Université de Montréal. C'est un livre qui explore la question des liens et qui reprend les interrogations métaphysiques de la poétesse, ainsi que sa communion avec les éléments. Le prix de la revue *Études françaises* a été créé en 1967 pour récompenser des œuvres qui se caractérisent par leur originalité. — *Le Devoir*

Harry Potter du
côté de Disney

Le château anglais qui abrite Poudlard dans les adaptations au cinéma des aventures de Harry Potter a nommé comme directeur Christian Perrier, ancien directeur de Disneyland Paris. Christian Perrier a pour mission de dyna-

miser ce château britannique du XI^e siècle dans lequel ont été tournés tous les films adaptés de la saga de J. K. Rowling. Le château d'Alnwick, que l'on surnomme le «Windsor du Nord», est la propriété des ducs de Northumberland. Le monument, érigé au XI^e siècle, a été agrandi par la famille des ducs pendant plus de 700 ans. — *Le Devoir*

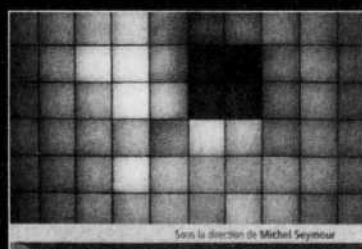


JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Hélène Dorion a gagné le prix de la revue *Études françaises*LA RECONNAISSANCE
DANS TOUS SES ÉTATS
REPENSER LES POLITIQUES DE PLURALISME CULTURELSous la direction de
Michel Seymour

Avec la collaboration de:

Rajeev BHARGAVA
Charles BLATTBERG
Avigail EISENBERG
Peter LEUPRECHT
Tariq MODOOD
Genevieve NOOTENS
Jean-Philippe ROYER
Michel WIEVIORKA

La reconnaissance
dans tous ses états

Repenser les politiques de pluralisme culturel

En 2007 fut célébré le 200^e anniversaire de l'ouvrage *Phénoménologie de l'Esprit*, de Hegel. Le 1er Colloque international philosophique fut organisé pour souligner cet anniversaire. Ce fut l'occasion de faire un retour sur la problématique de la reconnaissance, qui occupe une place centrale dans la philosophie politique contemporaine. Les textes réunis dans ce recueil sont pour la plupart issus de ce colloque et apportent une contribution majeure et originale à la théorie de la reconnaissance et du multiculturalisme.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.comN'est-il pas paradoxal de parler de la
souffrance des soignants plutôt que
de la souffrance des soignés ?Sous la direction de
Jean-Pierre BélandLa souffrance
des soignantsLa
souffrance
des
soignants

ISBN : 978-2-7637-8910-1 • 98 pages • 14,95 \$

ÉÉ ENJEUX ET HORS
CONTEMPORAINS

pul

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com pul

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Cantate de fin du monde

SUZANNE GIGUÈRE

Quand *Blanca en sainte* commence, Lomer Odysée — héros du précédent roman de Pierre Gariépy — se meurt. Son amante, La Démonne, fait graver au fer rouge le nom de Lomer sur son front. Ce témoignage d'amour et de folie est le prélude ensanglanté de l'histoire que nous allons lire et qui résonne comme une cantate de fin du monde.

Entrer dans le monde dérangeant de *Blanca en sainte*, c'est se laisser emporter par une inquiétude de l'Histoire, sinon par un pressentiment d'apocalypse, c'est rencontrer une humanité atteinte d'une cirrhose de l'âme. Pierre Gariépy nous entraîne dans les bas-fonds de l'espèce humaine — comme si elle était en train de se détacher de l'humanité — il nous jette dans un chaos de violence et de sang, rappelle les fantômes de l'Histoire par l'évocation allusive des pires pages de notre siècle (vies massacrées ou meurtries) et d'idéologies trompées.

Ces affleurements de mémoire, c'est précisément dans le cours même du présent qu'il faut l'entendre. *Blanca en sainte* interroge la fatalité d'un mal qui saccage un lieu, le port et la ville (où la peste sévit, où la mort est partout et nulle part à la fois), puissant symbole d'un monde en désagrégation. Le roman baigne dans une mélancolie tragique, l'enjeu est quasi christique. Il s'agit de l'avenir de la race humaine.

Face à cette apocalypse si-



lencieuse, quand bien même le festin touche à sa fin, *Blanca en sainte* célèbre l'amour fou dont la puissance permet d'affronter la sauvagerie humaine. Bienvenue dans le monde halluciné de Pierre Gariépy, à travers un roman noir, chaotique, une sorte de fable de fin du monde écrite dans un style éruptif, drôle et léger.

Mots/maux d'amour

«*Je t'aime d'Amour*», déclare Ti-Rat à Blanca, à son arrivée au port. Enceinte, La Démonne a à peine dix-huit ans, deux fois l'âge du petit. Mais Ti-cul est un jeune animal. Comme d'ailleurs la bande de voyous fiers qui l'accueillent. Toute la meute s'éclate, se mordille, s'embrasse, se chatouille, dans une sarabande ivre de corps et de désirs mêlés. La suite est tout aussi délirante: les retrouvailles de Blanca et du frère de Lomer dans une maison rayonnante de bonheur (les occupants

sont victimes «*du grand oubliement, le MALzheimer*»), l'accouchement de Blanca par une sorcière au rire tonitruant, le voyage en mer pour fuir la peste et s'éloigner des hommes et la tentative de pendaison de Ti-Rat au grand mât du navire par amour pour sa Démonne.

Contre vents et marées, La Démonne ne vit désormais que pour son fils, «*il sent le splendissement de la vie [...] c'est le parfum le plus rare qui existe désormais, en cette ère de fin du monde*». L'âge de Pierre peut commencer...

Deuxième volet d'une trilogie, *Blanca en sainte* est un roman d'amour et d'insurrection dont on sort sonné comme d'une traversée mouvementée. Les mots dans les maux, jamais plaintifs, toujours joyeux, n'arrivent pas à couvrir le tumulte fracassant d'un siècle en furie décrit par le romancier. Pierre Gariépy est un rêveur actif, parfois inconvenant. À une époque où beaucoup s'en tiennent à la gestion prudente de leur pré carré esthétique, son roman est un cri d'urgence lancé au visage de ses contemporains, «*comme le dernier blasphème de celui qui vient d'apprendre qu'il part pour l'enfer: final et horrible*». Un roman dérangeant, vous dis-je. Baroque.

Collaboratrice du Devoir

BLANCA EN SAINTE

Pierre Gariépy
Les éditions XYZ,
coll. «Romanichels»
Montréal, 2009, 138 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Vive les papas!

Pourquoi attendre toujours la fête des Pères pour parler des papas? Après tout, un papa, c'est précieux...

ANNE MICHAUD

Félicio est un petit garçon très chanceux puisque son papa est clown! Sauf que le clown Bartolomé est triste: il se demande qui va rire de ses pitreries maintenant que Félicio fréquente l'école. Toute la journée, pendant qu'il s'exerce à parfaire ses trucs et ses culbutes, M. Bartolomé pense à son fiston et attend impatiemment son retour. Quoi faire pour passer plus de temps avec Félicio? Et si le clown devenait professeur? Après tout, l'école, ce n'est pas seulement pour les enfants!

Si l'on a des papas-professeurs, il y a aussi des papas-éboueurs, comme celui de Margot. La peti-



te fille adore son papa, mais lorsque chaque élève doit présenter le métier de son père, elle subit les moqueries de ses copains: «*Ton père sent le fromage moisi!*», «*Ton père sent le poisson pourri!*... Margot a beau leur expliquer que le métier d'éboueur est essentiel et que ce sont les déchets qui puent, pas son papa, rien n'y fait. Jusqu'au jour où le papa de Margot lui suggère d'inviter ses copains à la maison et que ceux-ci découvrent qu'en plus de sentir bon, c'est un fameux recycleur-bricoleur!

Aimeriez-vous avoir un papa pirate? Avec un tel papa, vous pourriez apprendre à faire peur aux autres marins, à monter jusqu'en haut du mât, à découvrir des trésors et même à roter plus fort que tout le monde! A moins que votre papa ne soit qu'un pirate du dimanche, le genre de papa qui se transforme en pirate lorsque la famille part en va-

cances sur le bord de la mer et qu'il se fait attaquer par des crabes, des mouettes et même un perroquet! Attention mousaillons: avec un papa pirate, il y a de l'aventure dans l'air!

Collaboratrice du Devoir

FÉLICIO ET LE CLOWN À L'ÉCOLE

Texte de Mireille Villeneuve; illustrations de Jean Morin
Dominique et compagnie, «À pas de loup»
Montréal, 2009, 32 pages
(6 ans et plus)

MON PAPA NE PUE PAS

Texte d'Andrée Poulin; illustrations de Jean Morin
Éditions Isatis, «Tourne-Pierre», n° 19
Montréal, 2009, 24 pages
(4 ans et plus)

J'AIME MON PAPA PIRATE

Texte de Laura Leuck; illustrations de Kyle M. Stone
Texte français d'Hélène Pilotto
Éditions Scholastic
Toronto, 2009, 32 pages
(4 ans et plus)

PAPA EST UN PIRATE

Textes et illustrations de Bruno St-Aubin
Dominique et compagnie, «À pas de loup»
Montréal, 2009, 32 pages
(6 ans et plus)



Les neuf vies de l'éditeur et écrivain François Maspero

Pourquoi diable en France une exposition consacrée aux éditions François Maspero, vingt-sept ans après leur fermeture? Parce que cette maison, riche d'un impressionnant catalogue, a marqué des générations d'étudiants, de militants, de chercheurs, d'éditeurs. En 1982, François Maspero, leur fondateur, était parti discrètement, laissant ses parts à François Gèze (qui allait poursuivre l'aventure à la tête des éditions La Découverte) pour entamer une nouvelle existence.

ALAIN BEUVE-MÉRY

Du chat, François Maspero, né en 1931, n'a pas conservé que le sourire: il en a aussi adopté les vies multiples, au moins neuf selon la légende hindouiste. Le 20 février 1959 naissent les éditions François Maspero, à côté de la librairie «La Joie de lire», qu'il avait acquise deux ans plus tôt. «*C'est grâce à la librairie que je suis devenu éditeur, car j'ai pu rencontrer des auteurs*», dit-il aujourd'hui. Libraire, éditeur de poésie et de sciences humaines, passeur, romancier, essayiste, voyageur, journaliste, traducteur, les vies gignées de François Maspero se déclinent à l'envi.

De 1959 à 1982, une dizaine de revues et 1350 livres sont sortis de chez Maspero, au sein d'une trentaine de collections, parmi lesquelles «Voix», «Ca-

hiers libres», «Textes à l'appui». «*Il s'agissait avant tout d'un travail collectif*», insiste-t-il en saluant au passage les rôles-clés de Fanchita Gonzalez Battle, d'Emile Copermann, de Jean-Philippe Talbo-Bernigaud...

Pour l'historien Julien Hage, «*François Maspero est un libraire-éditeur qui s'inscrit dans la grande tradition de Maurice Lachâtre, Charles Péguy, José Corti ou encore Eric Losfeld*». Mais lorsqu'on suit attentivement le parcours de Maspero, ses combats politiques et ses démêlés judiciaires, un deuxième aspect saute aux yeux. «*À travers le catalogue des éditions, note l'historien, on peut retracer une histoire de la gauche*».

Parti communiste

L'exposition comprend de nombreux documents savoureux, comme la lettre envoyée le 2 juin 1965 par Louis Althusser au camarade Henri Krasucki, alors membre du bureau politique du Parti communiste chargé de la culture: le philosophe marxiste y justifiait son



AGENCE FRANCE-PRESSE
L'éditeur François Maspero en 1967

choix de publier certains de ses textes chez François Maspero plutôt qu'aux éditions du PCF.

Aujourd'hui, Maspero rappelle qu'il a commencé à travailler à l'âge de 22 ans et qu'il «*appartient à la dernière génération marquée par la Deuxième Guerre mondiale. On ne sortait pas de grandes écoles, mais on sentait que l'on avait une responsabilité par rapport à ce que l'on avait vécu*», ajoute-t-il, avant de désigner, en la personne d'Eric Hazan, patron des éditions La Fabrique, celui des éditeurs contemporains dont le travail est le plus proche de celui des défunctes éditions Maspero.

Le Monde

ARTS VISUELS

Un catalogue de Daphne Odjig



SOURCE MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS
Le vieux trou d'eau pour la baignade (détail), 1981, de Daphne Odjig

Parallèlement à l'exposition qui la célèbre au Musée des beaux-arts du Canada, un catalogue est consacré à Daphne Odjig, cette artiste amérindienne originaire de l'île Manitoulin.

L'artiste, dont l'œuvre s'inspire beaucoup de son héritage amérindien mais qui porte aussi des influences cubistes, par exemple, a aussi dit avoir «*absorbé, et même accueilli à bras ouverts, certains aspects de la culture non indienne*». On dit d'ailleurs que sa toile *L'Indien en transition*, réalisée en 1978, est un chef-d'œuvre.

Le Devoir

LES DESSINS ET PEINTURES DE DAPHNÉ ODJIG

Bonnie Devine avec des textes de Robert Houle et de Duke Redbird
Musée des beaux-arts du Canada, en collaboration avec la Galerie d'art de Sudbury
Ottawa, 2007, 144 pages

NICOLAS BABEY
DAVID GIAUQUE

Collection
GOUVERNANCE et
GESTION PUBLIQUE

La promotion d'une ville et de son image représente un enjeu essentiel de toute politique de développement urbain.

ESSAI SUR LE MIMÉTISME ET LA DIFFÉRENCIATION

Management urbain

ESSAI SUR LE MIMÉTISME ET LA DIFFÉRENCIATION

ISBN : 978-2-7637-8978-1 • 138 pages • 24,95 \$

pul LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Judi 12 novembre 2009
18 h 00

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LA NOUVELLE DANS TOUS SES ÉTATS

Causerie

AFIN DE SOULIGNER LES 25 ANS DE LA REVUE XYZ

Dans le sillage des contes et légendes de la tradition orale, la nouvelle est passée de la convention à la révolte, à l'innovation. Si elle a connu une explosion sans précédent au cours du dernier siècle, qu'en est-il aujourd'hui? Des auteurs de nouvelles s'interrogent sur l'avenir du genre.

AVEC

GAËTAN BRULOTTE

Auteur notamment de *La vie de blais*, BQ.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Auteur notamment de *La chute de l'ange*, Herbes rouges.

MONIQUE PROULX

Auteure notamment de *Champagne*, Boréal.

ANIMÉ PAR

GILLES ARCHAMBAULT

Auteur notamment de *Nous étions jeunes encore*, Boréal.



De grands romans dans de petits livres

Autres titres de la collection également disponibles

En librairie dès maintenant

10/10

IL FAIT BON LIRE!

GRUPPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GRUPELIBREX.COM

LIVRES

Les 48 heures de la bédé à Montréal

Un contre-la-montre pour la bédé

Cette année, le thème est le mur, en hommage et en référence à celui qui est tombé à Berlin il y a 20 ans

Planche un, case un, un décor: le Goethe-Institut de Montréal. Viennent ensuite les personnages: une vingtaine de jeunes bédéistes d'ici et d'ailleurs avec le vent dans les voiles et une folle envie de dessiner. Et enfin l'action: une course à l'assemblage de cases et phylactères pendant deux jours, au cœur de la métropole.

FABIEN DEGLISE

C'est reparti pour un tour. Depuis ce matin et jusqu'à dimanche soir, Montréal s'est remis à vibrer au rythme des «48 heures de la bande dessinée». L'événement, orchestré par l'association d'auteurs baptisée ARTiABULLE, se veut une ode à la création collective, en marge des grandes foires commerciales où le livre objet est souvent à l'honneur. Et, malgré sa grande jeunesse, à peine deux ans d'existence, cette rencontre serait là pour durer. Dit-on.

«Montréal, c'est la plaque tournante de la bande dessinée au Québec, lance à l'autre bout du fil le bédéiste Vincent Giard, un des organisateurs. Pourtant, il n'y a pas ici de festival consacré entièrement à cet art, pas d'espace de ce genre pour faire sortir les auteurs de leur caverne et pour leur permettre de montrer ce qu'ils sont capables de faire.»

Le vide est criant. Il cherche aussi partiellement à être comblé par ces 48 heures, une version allongée des 24 heures de la bédé qui, l'an dernier, se sont tenues entre les murs de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), à l'appel de la radio étudiante du coin, CHOQ.fm. «On s'est rendu compte que, en 24 heures, cet exercice de création était finalement très fatigant, dit Giard. Alors, on a décidé

pour 2009 de prendre soin des auteurs et de leur donner une journée de plus pour qu'ils aient du plaisir.»

Cette année, le thème, tenu secret jusqu'à hier soir, est bien sûr en prise directe avec l'actualité: le mur, en hommage et en référence à celui qui est tombé à Berlin il y a 20 ans — c'était un 9 novembre. L'objectif reste également le même: concentrer le talent des participants pour créer, en deux jours et une nuit, un album de 36 pages, à 40 mains.

Et quelles mains... Il y a celles d'Éva Rollin, la mère de *Mademoiselle* (Glénat Québec), de Jimmy Beaulieu — *Le Moral des troupes* (Mécanique générale), c'est lui — ou encore de Pascal Girard, le p'tit gars derrière les grands *Dans un cruchon* (MG), *Nicolas* (MG) et *Paresse* (La Pastèque). La rencontre promet aussi de faire une belle place à des plumes ascendantes, ou sur le point de l'être, comme celles de Michel Hellman, Luc Bossé, Catherine Genest, Sacha Goerg. Pour ne citer qu'eux.

Avec en tête le projet fou de remettre l'artiste et ses histoires — plutôt que le nombre d'albums écoulés sur le marché — au centre du 9^e art, ces 48 heures rêvent aussi de trouver leur place dans leur époque: les détails de ce contre-la-montre seront exposés heure par heure dans un blogue (*48hd-montreal.com*). Quant au résultat final, soit l'album ainsi créé, il sera mis en forme et en pages durant la semaine pour être distribué la fin de semaine prochaine, à l'occasion de l'Expozine 2009, la foire annuelle des petits éditeurs de bande dessinée et de fanzine. Et ce, «gratuitement», soulignent à gros traits les organisateurs, qui veulent bien être traités d'adeptes de la concentration — temporelle, s'entend — mais certainement pas d'incohérents.

Le Devoir Le bédéiste Vincent Giard à sa table de travail



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

BÉDÉ

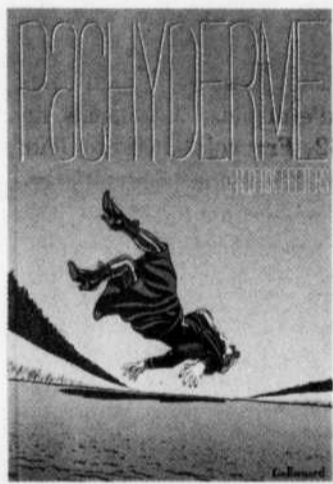
Survivre à son temps dans l'enfer de l'absurde

FABIEN DEGLISE

Un hôpital en folie, une rencontre avec des spectres et un dépressif en quête d'amis. En ces temps torturés, l'univers du 9^e art n'a pas l'intention de chercher l'équilibre pour se faire reconfortant. La preuve en trois temps et trois nouveautés, toutes placées sous le signe de l'incohérence, du surréel et de l'absurde. Pour choquer, déstabiliser et forcément divertir.

Avec *Pachyderme* (Gallimard), Frederik Peeters n'y va pas avec le dos de la main morte, comme dirait l'autre. Nous sommes en 1951, dans une Suisse romande où plus rien ne tient la route: Carice Sorrel, une séduisante bourgeoise, y court rendre visite à son mari qui vient d'avoir un grave accident. Mais un éléphant mort au milieu de la route la force à couper, à pied, par la forêt et du coup à pénétrer dans un monde étrange où les chirurgiens alcooliques dansent après une opération, où les morts se réveillent avec des dents en or en moins et où des gnomes viennent hanter les jolies femmes.

Éclatée, mais captivante, décousue, mais colorée, l'aventu-



re totalement loufoque a finalement l'aplomb qu'il faut pour séduire avec ses contours un brin surannés, mais également son scénario aussi précis qu'un coucou helvétique — c'est normal —, qui assurent une descente délicate dans les coulisses de la démence.

Tout aussi décalé, mais avec un niveau d'aliénation moindre, *Veena et les spectres du temps* (Les 400 Coups) d'Eric Thériault vient lui aussi sonder la face déglinguée de l'âme humaine. En quelques histoires mettant en scène une

belle avec sa paire de... lunettes, qui permet de voir à travers le temps et l'espace les fantômes d'Amérindiens.

Ça se passe à Montréal, pas très loin de l'Université McGill et de ses expériences, financées dans l'ombre par l'armée américaine, sur le fonctionnement du cerveau humain. Il y est question de «pin up», d'un cimetière autochtone, de voyages dans le temps et bien sûr de toutes ces petites choses, dans le dessin comme dans le texte, qui plaisent tant aux adolescents en mal d'histoire de monstres qui font peur. Mais pas trop.

Ce «pas trop», *Todo loco* (Mécanique générale) d'Emmanuel Grard et Lolita Séchan — oui, la fille du chanteur français Renaud — n'en souffre pas non plus avec sa série de planches ou de strips humoristiques qui plongent, eux, dans l'irrationnel d'une ville imaginaire et de ses drôles d'habitants.

Sur une cinquantaine de pages, Sigismund, Madonax, Linlin Paolin ou encore Mama Vadox vont s'y opposer dans des duels absurdes au potentiel comique aléatoire. Les rides, le vomis, les menstruations, le rêve



d'être un superhéros ou encore un faire-valoir. Denvix, qui adore la chanson *Tata Yoyo*, une ritournelle délirante pour enfants signée Annie Cordy, sont large-

ment mis à contribution dans ce premier volume qui cherche, par le saugrenu parfois simpliste, à atteindre sa cible: des ados hilares devant *Wipe out* — cette émission débilo-sportive de V — ou sensibles à la vacuité malhabile d'un Jean-Thomas Jobin. Dans les grandes lignes.

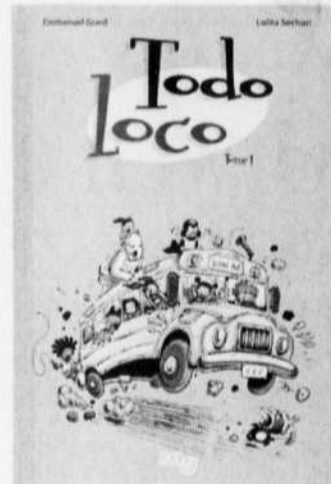
Le Devoir

PACHYDERME
Frederik Peeters
Gallimard
Paris, 2009, 90 pages

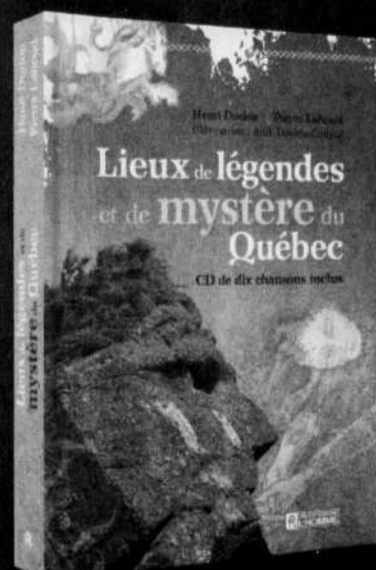
VEENA ET LES SPECTRES DU TEMPS
Eric Thériault
Les 400 Coups
Montréal, 2009, 70 pages

TODO LOCO

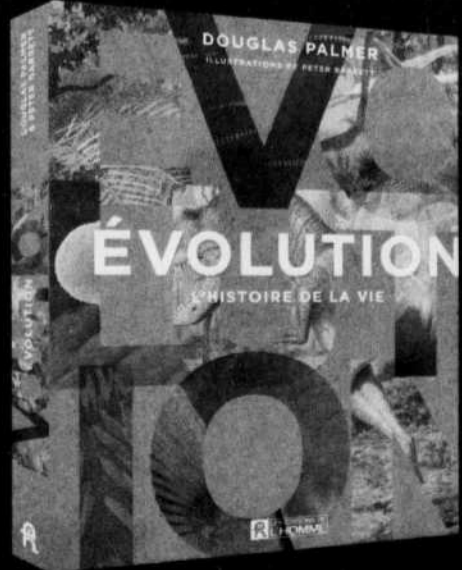
Emmanuel Grard et Lolita Séchan
Mécanique générale
Montréal, 2009, 48 pages



HOMMAGE À LA VIE... À LA TERRE



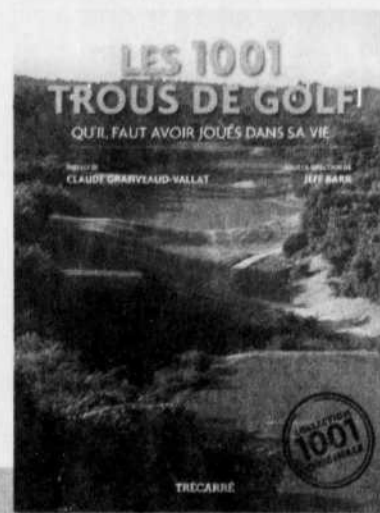
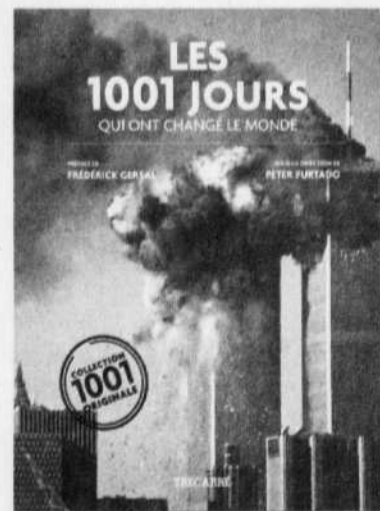
Les fascinantes explications naturelles qui se cachent derrière les légendes du Québec.
Par Henri Dorion et Pierre Lahoud.



L'extraordinaire histoire de la vie sur Terre: la théorie de l'évolution, les espèces et l'ADN. Fascinant!

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
www.leseditionsdelhomme.com

Coups de cœur assurés!



En librairie dès maintenant

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québecor Media
GROUPELIBREX.COM

LIVRES

ESSAI

La LNH, une ligue d'Anglos ?

Bob Sirois démontre que les joueurs québécois francophones sont victimes de discrimination, tant au hockey junior que chez les équipes de la LNH

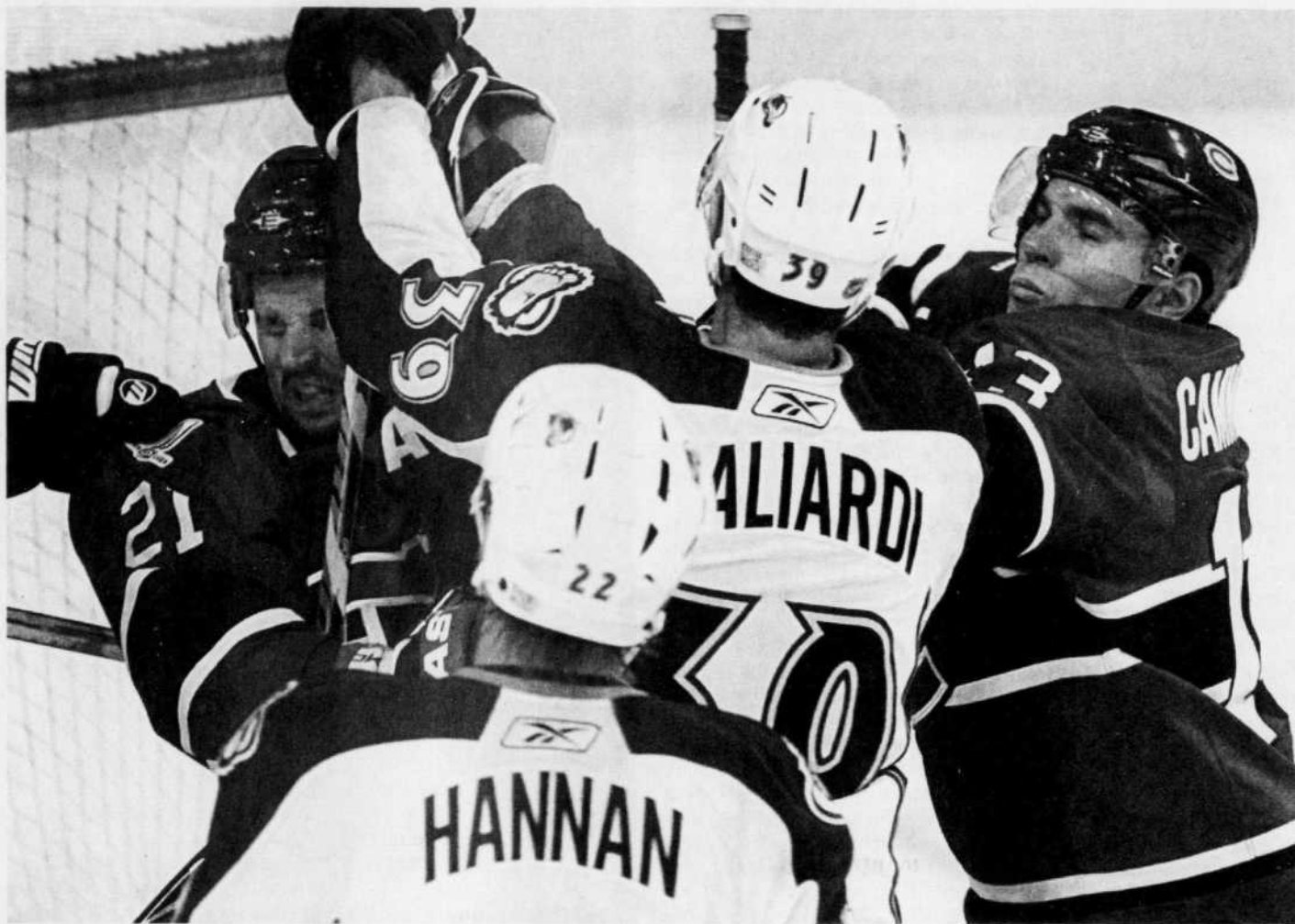
LOUIS CORNELIER

Depuis 40 ans, 920 joueurs de hockey québécois ont été repêchés par des équipes de la Ligue nationale de hockey (LNH). De ce nombre, 157 étaient anglophones. Ces derniers ne représentent que 8,5 % de la population québécoise, mais constituent 17 % des joueurs sélectionnés. Le fait de parler l'anglais rendrait-il meilleur au hockey ?

C'est ce que semblent croire les dirigeants des équipes de la LNH. Selon Bob Sirois, ancien joueur des Flyers de Philadelphie et des Capitals de Washington, un joueur midjet québécois francophone a une chance sur 618 d'être repêché trois ans plus tard par une équipe de la LNH, alors que son compatriote anglophone a une chance sur 334. « Si vous êtes francophone et que votre fils est talentueux au hockey mineur, écrit-il, anglicisez votre nom de famille et vous doublez ainsi ses chances d'être repêché. » Tous ces jeunes, pourtant, bénéficient d'un encadrement identique.

Dans *Le Québec mis en échec. La discrimination envers les Québécois dans la LNH*, Sirois, grâce à une avalanche de statistiques, établit clairement que, dans cette ligue, les francophones sont considérés comme d'indésirables voleurs de job. Aussi doivent-ils, pour s'y tailler une place, être vraiment meilleurs que les autres, ce que confirme cette statistique selon laquelle 42 % des joueurs francophones ont remporté des honneurs individuels dans la LNH. Quand on n'a pas le choix, donc, on les prend, mais, à talent égal, on préfère des Anglos.

Depuis 10 ans, la formation



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

À talent égal, les joueurs anglophones ont plus de chances que les francophones du Québec de se tailler une place dans la LNH.

Équipe Canada junior (ECJ) n'a compté dans ses rangs que 1,8 joueur québécois par année. Pour justifier cette mise à l'écart, on a avancé les arguments suivants: les joueurs francophones seraient plus petits et moins lourds que leurs compatriotes anglophones et ils présenteraient un jeu défensif déficient. Sirois montre qu'il n'en est rien. Des écarts de 1 cm et de 1,4 kg ne sauraient justifier

cette discrimination. De même, la preuve est faite qu'il ne se compte pas plus de buts dans la Ligue de hockey junior majeur du Québec (LHJM) que dans les deux autres ligues de hockey junior canadiennes. Cela réfute la thèse des carences défensives des joueurs québécois francophones (majoritaires dans la LHJM), par ailleurs plus efficaces, en moyenne, dans la

LNH, sur le plan offensif, que les joueurs anglophones.

De même, Sirois démontre que, peu importe l'angle choisi pour aborder la problématique, une seule conclusion s'impose: les joueurs québécois francophones sont victimes de discrimination, autant de la part des instances du hockey junior au Canada que des équipes de la LNH (les pires, à cet égard, étant Dallas, Nashville, Phoe-

nix, Atlanta et la Caroline, alors que Montréal, Buffalo et Philadelphie font mieux).

Des solutions

Pour conjurer le sort, Sirois propose deux solutions: le retour d'une équipe de la LNH à Québec, puisque la grande rivalité Canadiens-Nordiques a incité ces deux équipes à faire une place importante aux francophones, qui ont ainsi pu se faire

valoir, et la constitution d'une équipe du Québec junior qui participerait aux championnats mondiaux. S'il était souverain, le Québec, dans l'état actuel des choses, figurerait au quatrième rang, après le Canada, les États-Unis et la Russie, des pays qui fournissent le plus de joueurs à la LNH. « Étant donné que nous sommes une nation, comme le dit si bien Stephen Harper, notre premier ministre du Canada, le Québec pourrait très bien avoir sa propre équipe lors des prochains championnats de hockey junior », écrit Sirois. Il pourrait ainsi faire l'éclatante démonstration que le fait de parler français n'est pas un handicap sur la glace, ni ailleurs, soit dit en passant.

Rédigé dans un style rudimentaire, cet éclairant essai brille surtout par son luxe de statistiques éloquentes (je n'y ai relevé qu'une seule erreur: à la page 31, il est mentionné que 146 Québécois francophones ont joué plus de 200 matchs dans la LNH entre 1970 et 2009, alors que, à la page 186, il est fait mention que 176 d'entre eux auraient réalisé cet exploit). Appliqué au traitement des Québécois francophones dans les diverses instances sportives canadiennes, le même exercice d'analyse conclurait probablement à une semblable discrimination. C'est aussi ça, ne pas être souverain.

Collaborateur du Devoir

LE QUÉBEC MIS EN ÉCHEC

LA DISCRIMINATION ENVERS LES QUÉBÉCOIS DANS LA LNH
Bob Sirois
Éditions de l'Homme
Montréal, 2009, 288 pages

POLITIQUE

Orwell contre Hitler, fantôme anglais

MICHEL LAPIERRE

On peut enfin lire en français les textes de George Orwell (1903-1950) que sa veuve ne voulait pas publier dans *The Collected Essays, Journalism and Letters* (1968) de l'écrivain anglais. Pourquoi

cette censure? Sans doute parce que l'ancien policier colonial en Birmanie osa y comparer l'impérialisme britannique au racisme: « Hitler n'est que le spectre de notre propre passé qui s'élève contre nous. » Comment un Anglais pouvait-il aller si loin?

En allant au-delà des langues et des drapeaux, pour fouiller ce qu'il y a souvent chez l'homme: un mélange de vertu et d'horreur. « Il est bien plus facile pour un aristocrate de se montrer impitoyable s'il imagine que le serf est différent de lui dans sa chair et ses os. » Ces mots d'Orwell proviennent des pages interdites après sa mort mais aujourd'hui réunies sous le titre *Écrits politiques* (1928-1949).

Par une analyse très pénétrante, très belle, l'écrivain rapproche, dans le livre, l'attitude du colonisateur britannique en Birmanie et en Inde de celle des bourgeois et des aristocrates devant les mineurs en Angleterre même. « J'ai souvent, note-t-il, entendu affirmer qu'aucun Blanc ne

peut s'asseoir sur ses talons comme le font les Orientaux — la position, soit dit en passant, des mineurs de charbon lorsqu'ils prennent leur repas au fond de la mine. »

Les pauvres de Londres

Les pauvres de Londres, Orwell les dépeint en insistant sur leurs bouleversantes contradictions. Celles-ci évoquent celles de l'Empire britannique, où la sujétion des peuples non anglo-protestants se voulait le résultat de la grandeur morale des dominateurs.

« Pauvres, mais loyaux », c'est-à-dire fidèles au roi, et « Propriétaires, restez chez vous ». Ces slogans jaillissent de l'âme des taudis londoniens faisant du monarque le symbole naïf, paradoxal, illusoire



ARCHIVES LE DEVOIR

George Orwell dans son appartement d'Islington, à l'hiver 1945

de la bonne vieille Angleterre, dressée contre sa classe possédante et, dès 1939, contre son ennemi extérieur: l'Allemagne nazie.

Pour Orwell, il devient donc naturel d'affirmer: « Hitler ne pourra être vaincu que par une Angleterre qui peut faire participer les forces progressistes du monde — une Angleterre qui se bat en conséquence contre les péchés de son propre passé. » L'écrivain explique que seule l'adhésion de son pays à la démocratie socialiste antitotalitaire lui permettrait, par l'idéologie, de vaincre ce « collectivisme oligarchique », plus moderne que la « démocratie capitaliste »: le nazisme, « où ce qui compte est le pouvoir et non l'argent ».

Rien de plus facile que de dire qu'Orwell s'est trompé, car les armes, et non l'idéologie, ont vaincu le national-socialisme. Mais, depuis la chute d'Hitler en 1945 et surtout depuis celle de l'Union soviétique en 1991, l'argent et le pouvoir, loin de continuer à s'opposer, ont fusionné. Il est permis de discerner dans cette osmose le fantôme orwellien du passé britannique. Devenu apatride, anonyme et plus terrible, il s'est mondialisé.

Collaborateur du Devoir

ÉCRITS POLITIQUES (1928-1949)

George Orwell
Agone
Marseille, 2009, 408 pages

Rapport annuel sur les conflits internationaux

Une sélection des grands moments qui ont marqué l'année écoulée.

Un outil de référence précieux et utile.

Sous la direction de Gérard Hervouet et Michel Fortmann

LES CONFLITS 2009 DANS LE MONDE

Rapport annuel sur les conflits internationaux

INSTITUT QUÉBÉCOIS DES HAUTES ÉTUDES INTERNATIONALES

ISBN : 978-2-7637-8960-6 • 259 pages • 24,95 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Olivieri librairie • bistro

Afin de souligner la parution, chez Fides, de **ANGUS DU GRAND CAPITAL À L'ÉCONOMIE SOCIALE**

Les Ateliers Angus furent créés dans la démesure, alors que l'Empire britannique était à son apogée. Au rythme des guerres et des luttes politiques, les francophones feront basculer les ordres anciens...

Causerie avec l'auteur GAÉTAN NADEAU

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Animateur **JEAN-MARC FONTAN**
Sociologue et prof. à l'UQAM

Lundi 9 novembre 2009
19 h 00

XYZ éditeur

AVIS AUX AUTEURS

Suite à leur déménagement, les Éditions XYZ vous prient d'adresser désormais vos manuscrits à:

Les Éditions XYZ inc.
1815, avenue De Lorimier
Montréal QC H2K 3W6

Au plaisir de vous lire!

www.editionsxyz.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La Conquête sous toutes les coutures

Une anthologie riche et passionnante sur ce moment clé de notre histoire

La guerre de la Conquête est le grand moment de notre histoire. Avant elle, nos ancêtres étaient des Français en voie de se canadianiser. Après elle, ils étaient des sujets britanniques de deuxième zone.

« **L**e sentiment de supériorité ne s'est jamais dédit et n'a jamais cessé de caractériser l'attitude des Canadiens de langue anglaise vis-à-vis les Canadiens français, écrivait Pierre Elliott Trudeau en 1962. [...] En matière sociale et culturelle enfin, le nationalisme canadien-britannique s'exprima tout simplement par le mépris: des générations entières d'anglophones ont vécu dans le Québec sans trouver le moyen d'apprendre trois phrases de français. »



LOUIS CORNELLIER

Le sujet. Selon lui, par exemple, la thèse de l'abandon du Canada par la France est inexacte (c'est plutôt la stratégie maritime de la métropole qui serait en cause) et la thèse selon laquelle il faudrait presque remercier les Britanniques de nous avoir apporté l'industrialisation au XIX^e siècle n'est pas plus juste. La Belgique et la France ont montré qu'il n'était nul besoin d'être anglophone pour prendre ce train.

Querelles d'interprétation

Les querelles d'interprétation au sujet du déroulement de la guerre comme tel trouvent bien sûr une place dans cette anthologie, mais ce sont, encore une fois, celles qui concernent les conséquences de ce bouleversement qui retiennent surtout l'attention. « L'utilité d'une entreprise historique, écrivait Guy Frégault, ne se juge ni aux émotions qu'elle donne ni aux soulagements qu'elle procure, mais à la valeur des éclaircissements qu'elle fournit. » Or ces derniers, c'est le moins qu'on puisse dire, ne concordent pas souvent d'un historien à l'autre.

L'interprétation « loyaliste » des auteurs de l'école historique de Québec se caractérise par un antinationalisme québécois militant sous le couvert de la science. L'abbé Arthur Maheux relativise le choc de la Conquête et accuse le nationalisme québécois d'être responsable de la marginalisation des francophones au sein du Dominion. Jean Hamelin affirme que « l'absence d'une vigoureuse bourgeoisie canadienne-française en 1800 apparaît ainsi comme l'aboutissement du Régime français, non pas comme une conséquence de la Conquête ». Les Français, en d'autres termes, n'auraient pas le sens des affaires. Fernand Ouellet ira dans le même sens: l'infériorité économique des Canadiens français n'est pas attribuable à la domination anglaise, mais à la mentalité néo-

française, « mal adaptée au capitalisme », résume Courtois. Marcel Trudel, enfin, chantera les bienfaits libéraux de la Conquête.

Même les historiens canadiens-anglais ne vont pas aussi loin dans la critique des conquies. Ramsay Cook décrit la Conquête comme une « tragédie » et rappelle les volontés assimilatrices des conquérants. Arthur Lower reconnaît que ces derniers peuvent se faire haïr ou tolérer, mais « ne peuvent se faire aimer ». Lucide, il ajoute que, « tant que les Français seront français et que les Britanniques seront britanniques, le souvenir de la Conquête et ses conséquences persisteront ». Il faudrait, selon lui, que tous deviennent canadiens pour surmonter ces divisions. « On peut se demander, note Courtois, lequel des deux [peuples] se fondrait dans l'autre. »

Parrainés, à l'origine, par Lionel Groulx, les auteurs de l'école historique de Montréal, dite nationaliste, s'opposent radicalement à leurs collègues de Québec. Maurice Séguin insiste sur « l'esprit commercial et d'entreprise des Canadiens » d'avant la Conquête et montre que c'est cette dernière qui les a « refoulés dans l'agriculture ». Frégault décrit un « peuple que le commerce avait formé ». « Voilà maintenant, écrit-il, les Canadiens qui se replient sur le sol et qui, lorsqu'ils rentreront dans les villes, y reviendront comme des immigrants. » Michel Brunet, lui, développe la thèse de la décapitation sociale: la Conquête exclut les Canadiens de l'époque des postes de pouvoir.

Magnanimes, les conquérants? Peut-être, mais seulement dans la mesure où les vaincus se tiennent tranquilles, à l'exception de quelques rois-nègres. A moins de considérer que le pouvoir, pour toutes sortes de raisons douteuses, n'est pas pour nous, ou encore que nous n'en avons pas besoin puisque les nouveaux maîtres sont sympathiques, les thèses de l'école loyaliste ne font pas le poids devant les thèses de l'école nationaliste.



D'hier à aujourd'hui

Qu'en est-il aujourd'hui? Les Québécois sont-ils encore conquies? La Révolution tranquille, écrit Courtois, a permis un « redressement national ». La subordination socio-économique d'hier n'est plus et le Québec dispose d'un pouvoir provincial relativement étendu. Les attributs de la souveraineté continuent toutefois de lui échapper et la nation québécoise a de moins en moins de poids, notamment démographique, dans l'ensemble canadien.

Sur le plan des mentalités, les Québécois, au Québec même, « ne se comportent pas toujours comme une majorité chez elle mais comme une minorité ethnique », notamment en matière linguistique et dans la gestion de l'intégration des immigrants.

Cette riche anthologie contient une vérité que nous avons parfois la faiblesse d'oublier: il n'y a pas de fatalité en histoire et en politique. On peut se relever d'une défaite et renouer avec une victoire qui n'a rien d'une vengeance, mais tout du désir d'une vie nationale pleine et entière.

louisco@sympatico.ca

LA CONQUÊTE. UNE ANTHOLOGIE
Charles-Philippe Courtois
Typo
Montréal, 2009, 496 pages

MÉMOIRES

Des nouvelles d'Edgar

ISABELLE PARÉ

Tout le monde connaît son rire homérique venu d'outre-tombe, ses connaissances encyclopédiques sur la musique classique et sa discothèque légendaire. À l'aube de ses 80 ans, l'exubérant Edgar Fruitier couche sur papier ses 60 ans de carrière, ses élans musicaux, et jase de ses passions avec un ferveur adolescente. Portrait d'un excessif qui s'assume.

A part ce rire tonitruant qui lui sert de porte-étendard, on en sait trop peu sur cet épicurien jusqu'au-boutiste. Qu'est-ce qui destinait Edgar Fruitier, cadet d'une famille française protestante installée à Ville-Émard, à devenir l'homme de théâtre et de musique qu'on connaît aujourd'hui? Rien, sinon une passion précoce pour la lecture, qui, dès l'âge de 12 ans, le pousse à rogner sur les sous versés par sa mère pour ses diners au collège, afin de mieux se repaître de livres et de partitions musicales.

Une mère qui l'éloigna d'ailleurs des cours de piano, par crainte que sa passion dévorante ne le détourne de ses études. Autodidacte total, le jeune Edgar a donc appris seul à lire les notes et à décrypter les œuvres classiques. Convaincu d'avoir raté sa vocation, il s'est tourné très tôt vers le théâtre. Sur l'importance de l'écoute musicale dans sa vie, Fruitier raconte qu'à 12 ans il s'abreuvait de plus de 12 heures de musique par jour, un sport auquel il ne consacre plus que huit heures... Excessif, dites-vous?

Les confidences de Fruitier en révèlent beaucoup sur cette obsession double, musicale et théâtrale, qui occupe toute la place d'une existence autrement ascétique. « Pour moi, la solitude est une des choses les plus extraordinaires qu'il puisse exister. » Outre

sa passion avouée pour deux chats, le coloré Edgar file des jours paisibles sans âme sœur dans son refuge de Brossard, depuis 40 ans. « Je n'ai jamais pensé que la vie sentimentale avait en soi beaucoup d'importance. Donc ni homme, ni femme. Mes deux seules passions restent la musique et ma carrière dramatique », confie-t-il.

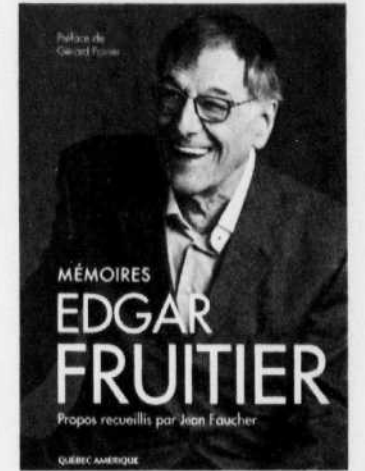
Interprète de Molière et de Tchekov, Loup-garou du *Pirate Maboule* de notre enfance et voix de M. Burns dans *Les Simpson*, Edgar Fruitier est — c'est le moins qu'on puisse dire — un hurluberlu polymorphe.

Sorte de Don Quichotte des temps modernes, il partage avec le personnage de Cervantès la même dégaîne de grand maigre, une verve prolifique, le même optimisme délirant et une vision romanesque de la vie. Dans ses dernières pages, le bavard Edgar nous gratifie de ses recommandations musicales.

Le Devoir

MÉMOIRES

Edgar Fruitier
Québec Amérique
Montréal, 2009, 176 pages



Juge politicien humaniste

Cette biographie de Robert Cliche retrace les grandes étapes de la vie de cet homme dont la mémoire subsiste encore dans le paysage beaucoup et qui a fait sa marque dans l'histoire du Québec.

ROBERT CLICHE 1921-1978

ROBERT CLICHE

Juge, politicien et humaniste

Pierre C. Poulin

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com pul

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

PATRICK BOULANGER
SELON MATHIEU
roman, 132 p., 18 \$

Un roman délicat, sensible, doux-amer, porté par une langue fragile, mélange de mots pesés et de silences choisis, parsemé de petites formules moqueuses et tendres qui départagent le récit entre gravité et légèreté.

Suzanne Giguère, *Le Devoir*

LUC LAROCHELLE
HORS DU BLEU
nouvelles, 151 p., 18 \$

À coups de grattoir, Luc LaRochelle creuse des passages secrets entre le rêve et la réalité... Une lecture qui risque de vous hanter.

Christian Desmeules, *Le Devoir*

Salon du livre de Montréal - Stand 100

XYZ éditeur

Daniel Castillo Durante
Ce feu si lent de l'exil
252 p., 25 \$

Ce feu si lent de l'exil est un questionnement sur cette étrange compulsion qui consiste à jouer à l'amour comme on joue à la roulette russe. Tromper ou ne pas tromper l'être aimé? Un jeu risqué, bien sûr, qui peut coûter cher...

YOUNDRA - YUNDRA
poèmes de Jean Désy
encre de Pierre Lussier
Toundra, Tundra,
134 p., 25 \$

Dans le Grand Nord, Jean Désy a compris que le temps et l'espace se déclinaient autrement que dans le Sud et que les aurores boréales charriaient, dans leur intense et fabuleuse lumière, des parcelles du Divin. Toundra traduit admirablement cette révélation.

www.editionsxyz.com

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un retour à l'Afrique pour Gil Courtemanche

Gil Courtemanche est retourné à l'Afrique. Ce continent qui le fascine est en effet au cœur de son dernier roman, *Le Monde, le lézard et moi*, qui paraît cette semaine chez Boréal. Un roman qui se rend jusqu'à Bunia, en République du Congo, sur les traces d'un chef de guerre sans pitié qui a échappé à son procès. Mais le roman passe auparavant par La Haye, où le narrateur agit comme analyste, au Tribunal pénal international, dans le procès de ce chef de guerre, par Montréal, où il a passé sa jeunesse, et aussi par la Bretagne, où il rêve de vivre.

CAROLINE MONTPETIT

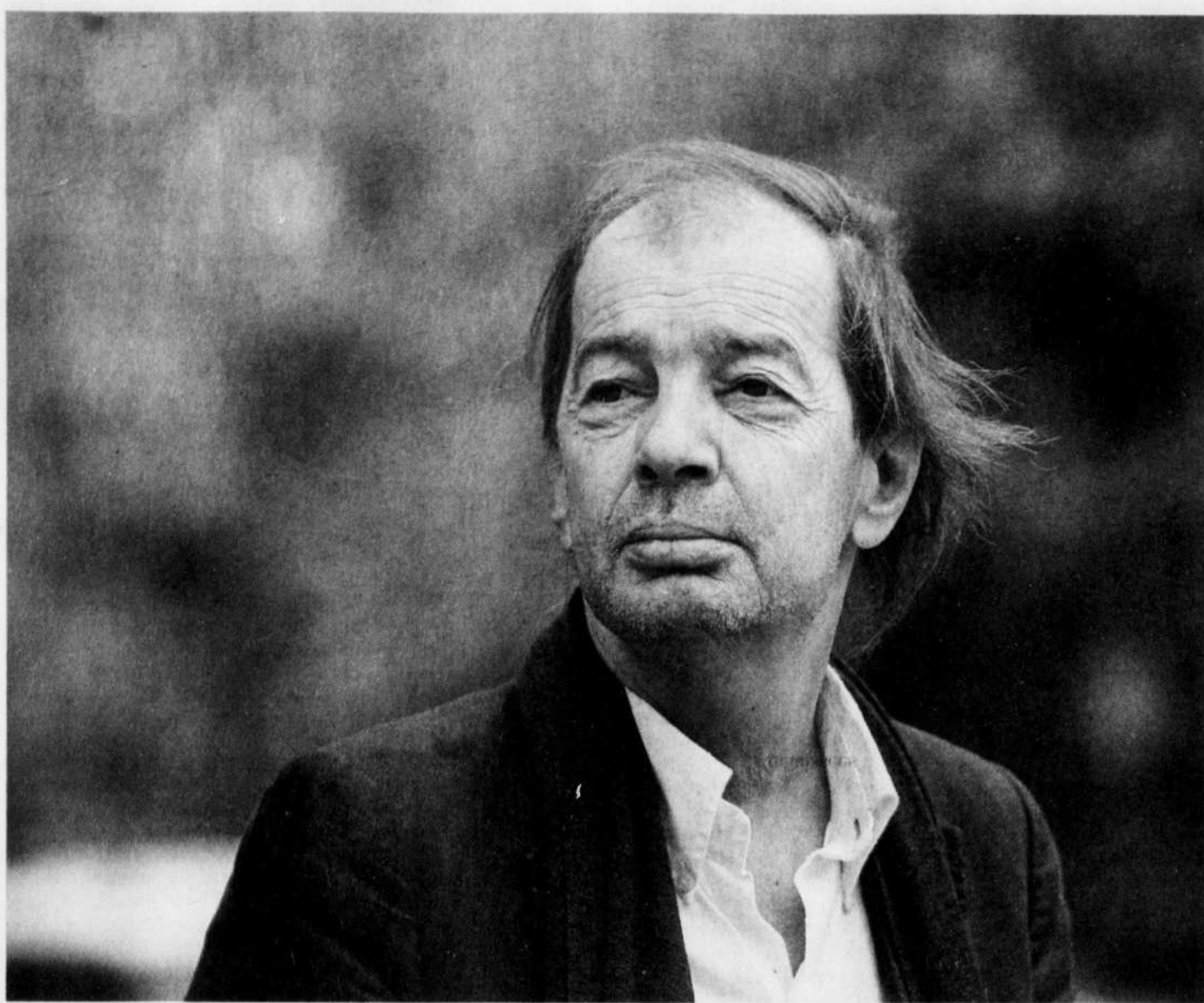
Gil Courtemanche est retourné à l'Afrique, donc, et on s'en réjouit. Car il retrouve ici sa plume claire, qui allie analyse précise et personnages crédibles, obligeant ses lecteurs à voir l'Afrique telle qu'elle se présente à lui, avec ses enfants soldats, ses femmes violées en série, son impunité qui permet aux pires instincts humains de fleurir sans crainte, avant d'être relayés par de nouveaux monstres grands et petits, formés à l'école de la violence et de la corruption.

On s'y faufile donc, aux côtés de Claude, juriste épris de justice au point d'en négliger les femmes, qui travaille au procès de Thomas Kabanga, chef de guerre dont il connaît le détail des méfaits, mais qui sera tout de même libéré à cause d'un vice de procédure.

Cette situation, Gil Courtemanche l'a presque vécue dans la vraie vie. En 2008, il travaillait à titre de conseiller au bureau du procureur dans le procès de Thomas Lubanga, chef de guerre congolais ayant sévi à Bunia, au Congo. En cours de procès, alors que Courtemanche s'appretait à se rendre lui-même à Bunia pour sensibiliser la population au processus de justice, un problème de procédure menace de faire avorter le procès. Et le romancier prend le relais pour imaginer ce qui aurait bien pu se passer si ce criminel de guerre, qui avait débâché des enfants pour en faire des criminels, était retourné en toute impunité dans son pays.

Les réflexions de Claude sur la possibilité de la justice, sur la préséance du droit sur cette justice, jalonnent le roman.

Cela lui vient d'ailleurs de l'enfance, lui qui a, dans le roman, été élevé par d'anciens gauchistes désabusés ou récupérés, comme il y en a beaucoup au



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Étonnamment, Gil Courtemanche demeure optimiste pour ce qui est de l'avenir de l'Afrique, dont il ne cesse de décrire les drames.

Québec, précise l'auteur. Claude, donc, n'en a pas moins soif de justice sociale, ce qui le poussera d'ailleurs à participer à un commando de vol de nourriture au Reine-Elizabeth et à participer à l'assaut contre un MacDonald, qui lui vaudra d'ailleurs trois mois de détention dans un centre jeunesse.

Inventer à partir de zéro

«Cela faisait longtemps que je voulais construire un personnage, dit l'auteur en entrevue. Mes personnages, dans mes deux autres romans, ils sont déjà construits quand le roman commence. Ils ont des caractéristiques. Tu pars avec eux alors qu'ils sont déjà faits. Là, je voulais faire un bébé, l'inventer à partir de zéro et le faire grandir.»

Ce jeune homme, comme le juriste qu'il deviendra plus tard, vit essentiellement dans les livres. Il se passe aisément de la vie réelle, avec ses désirs, ses peines personnelles.

«Le seul rapport qu'il peut avoir avec moi, c'est l'illusion que j'ai eue dans ma vie que, parce que je connaissais le monde, je connaissais les humains. Finalement, je me suis rendu compte, en écrivant le roman, que c'est extrêmement facile de connaître le monde et extrême-

ment difficile de connaître les gens», dit-il.

Plusieurs femmes passent dans la vie de Claude puis le quittent, sans qu'il y voit de gros drames. Il remplace même une femme aimée par un lézard, à un moment donné, et on termine le livre en se demandant s'il fera l'acquisition d'un chat. Mais Claude n'est pourtant pas si simple, puisque le roman se termine sur cette phrase: «Je ne veux pas mourir seul.» En entrevue, Gil Courtemanche lance d'ailleurs que son prochain livre, prévu au



printemps, devrait porter ce titre, *Je ne veux pas mourir seul*, et sera une autofiction.

«C'est plus facile d'expliquer l'univers que d'expliquer sa blonde», résume-t-il.

En attendant, Claude a en effet toute l'Afrique pour se passionner et finit par mettre le cap sur Bunia en compagnie de Myriam, une femme rencontrée à La Haye. Il se retrouve à Bunia, donc, quartier général de Thomas Kabanga, où les gens qui l'ont dénoncé craignent ses représailles. C'est là qu'il mettra un visage sur Josué, un enfant soldat dont il a lu le témoignage. Et là aussi qu'il mesurera l'échec d'un système juridique qui fait parfois passer le droit avant la justice et qui pousse des populations délaissées à recourir à leur propre vengeance pour survivre.

«Et si le droit n'était qu'un exercice intellectuel sans rapport avec ce qui est juste, décent et évident?», se demande-t-il.

Justice pour l'Afrique

Les écrivains fétiches de Gil Courtemanche sont demeurés, à travers les années, Albert Camus et Paul Eluard. Aussi affirme-t-il que ses personnages sont camusiens, en ce sens qu'ils s'interrogent

constamment sur ce que leur vie devrait être.

Étonnamment, cependant, Gil Courtemanche demeure optimiste pour ce qui est de l'avenir de l'Afrique, dont il ne cesse de décrire les drames. L'Afrique devrait parvenir à une plus grande justice avec le temps, comme le monde occidental a fini par se sortir du Moyen Âge, croit-il. Même son personnage de Claude reprend le goût de vivre après avoir assisté à une vengeance, qui représente en quelque sorte un échec de la justice qu'il a tant chérie et qui exclut la peine de mort pour condamnation.

C'est donc un roman passionnant que Gil Courtemanche nous livre de nouveau. Il y confronte les aspirations d'un humain à un monde meilleur, tout en livrant un compte rendu réaliste d'une certaine réalité, qu'il faudra sans doute enfin accepter de voir pour finalement la dépasser.

Le Devoir

LE MONDE, LE LÉZARD ET MOI

Gil Courtemanche
Éditions du Boréal
Montréal, 2009, 232 pages



SOURCE GOOGLE IMAGES

Variations sur la rupture

ISABELLE PARÉ

Écrivaine slovène, auteure de courts métrages, chroniqueuse et danseuse de tango, Brina Svit ausculte, le temps d'une saison, le thème de la rupture sur tous les tons.

Rupture amicale, rupture électronique avec un disque dur qui lui ravit une année de travail et de souvenirs, petites ruptures quotidiennes et surtout rupture avec un grand R, avec un amant écrivain qui distille sa passion à coups de courriels et de SMS tendres et amoureux.

Dans cette tranche de vie autobiographique, Svit dévoile d'ailleurs l'identité de cet écrivain, appelé Gil, qui l'inonde de mots doux jusqu'à ce qu'un jour l'ombre de la rupture s'immisce dans leur bonheur. Timing parfait pour celle qui veut autopsier le sujet sous toutes ses coutures ou douloureuse coïncidence? «Voilà j'y suis. Quand on coupe, on est dans la composition. [...] Pour moi, il n'y a pas de doute: j'ai besoin de la rupture pour écrire.» La rupture, donc, vue de part et d'autre d'une relation avec ce Gil, qui lui renvoie en écho ses propres écrits sur la mort. Des extraits que Courtemanche, le vrai, dit provenir d'un prochain roman à paraître au printemps. À suivre.

Le Devoir

PETIT ÉLOGE DE LA RUPTURE

Brina Svit
Éditions Gallimard, «Folio»
Paris, 2009, 110 pages

Petit éloge de la rupture
Brina Svit

Finalistes au Prix du Gouverneur général 2009



TOUTES NOS FÉLICITATIONS

LEMÉAC

(514) 524-5568 lemec@lemec.com

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE

Les pieds des anges

«Le miroir que tend *Les pieds des anges* à notre époque [...] est incontestablement traversé d'éclats brillants, évocateurs.»
- Marie Labrecque, *Le Devoir*

FRANÇOIS GODIN

Je suis d'un would be pays

«François Godin invente une utopie fascinante.»
- Hervé Guay, *Le Devoir*

SUZANNE LEBEAU

Le bruit des os qui craquent

«[Suzanne Lebeau] aboutit à ce texte ciselé, aussi étincelant qu'un diamant du Kasal. Le bruit des os qui craquent.»
- Lyne Crevier, *ici*

AKI SHIMAZAKI
Zakuro

«Par une remarquable économie de mots et un style tout en retenue, l'auteure place les événements et les laisse parler d'eux-mêmes.»
- Anne-Marie Gerest, *Le Libraire*

CAMILLA GIBB

Le miel d'Harar

traduction de Paule Noyart

«[...] Ce roman oscille entre fiction et histoire, présent et passé, et offre une immersion dans un monde musulman traité avec une rare complexité.»
- Manna Da Silva, *Le Monde diplomatique*